



Tombouctou, 53 jours

Case postale 43

1131 Tolochenaz

www.tombouctou53jours.ch

IBAN CH29 0076 7000 H089 2948 0

Décembre 2015

Voyage au Burkina Faso du 1er au 22 décembre 2014

sous la plume de Gaby Micheloud

Aussi surprenant que cela puisse paraître, pour moi, ce voyage a commencé le 14 juin 2014 lors de l'inalpe de Bouzerou, c'est-à-dire le premier jour où les vaches belliqueuses de la race d'Hérens, plus lutteuses que laitières se retrouvent pour se préparer à passer l'été ensemble sur la montagne. Elles sont mélangées. D'après combats de cornes permettront de désigner la « Reine » du troupeau : honneur pour le propriétaire qui fêtera ce succès jusqu'à l'aube du deuxième jour et responsabilité pour la « Reine » qui mènera le troupeau à sa guise durant les trois mois d'estivage en altitude.

Au moment où Pierre Friderici a découvert ma table de pique-nique achetée au surplus militaire et qu'il s'est écrié : "Ho cette table irait bien pour notre voyage en Afrique au mois de décembre", le défi m'était lancé. Pour l'amplifier, Jean-Pierre Strebel rajoute : "Gaby ça ne te dirait pas d'aller avec eux. Ils cherchent un chauffeur". Martine, mon épouse, spontanément et comme à son habitude, m'encourage : " Gaby tu ne dois pas laisser passer une telle occasion".

Sans plus réfléchir et tout aussi spontanément que Martine, j'ai répondu : "Si vous voulez de moi je suis votre homme". C'est ainsi que, malgré tous les froussards qui me déconseillent ce voyage, selon eux dangereux, je m'associe à cette merveilleuse aventure.

Une aventure préparée durant tout l'été avec beaucoup de minutie par Pierre Friderici, président de "Tombouctou 53 jours" : une association fondée après le décès du très regretté Frank Musy, reporter à la Radio suisse romande, par ses amis, pour continuer son œuvre humanitaire dont le but est de soutenir des actions humanitaires au Burkina Faso, en particulier, "La Voix du Paysan", radio locale fondée par Frank et destinée à informer les populations du nord Burkina Faso en particulier de la province de Yatenga, de tous les événements qui les touchent, plus spécialement dans le domaine de la santé publique.

Notre mission consiste à amener à Ouahigouya au Burkina Faso trois véhicules, dont le très célèbre "Zèbre", un camping-car FIAT, avec lequel Jean-Marc Richard a animé sa non moins très célèbre émission "les petits Zèbres", pour l'offrir à la "La Voix du Paysan" et ainsi redevenir un studio mobile.

Finalement, nous serons cinq retraités bénévoles, Pierre Friderici, Daniel Aubert, Olivier Beroud, Raymond Cordey et votre serviteur, Gaby Micheloud pour convoier au Burkina Faso le « Zèbre » et deux véhicules tout terrain, un Nissan Patrol et une Mitsubishi Grand Pajero, toutes trois d'anciennes carrosseries propulsées par des moteurs diesel. Pourquoi anciennes? Parce que réparables avec un marteau et un tournevis et les Africains sont de véritables orfèvres en la matière. Pourquoi diesel? Pour des raisons économiques uniquement. Pourquoi tout terrain? Parce que dès que vous quittez les axes principaux, vous roulez sur des pistes.

Au départ, les véhicules seront conduits, le Zèbre par Pierre, ancien transporteur de la région morgienne et son cousin, Daniel, bussignolin, ancien responsable des concessions BMW (doubleV) pour la Suisse romande, le Grand Pajero par le genevois Olivier et le Patrol par Raymond, gendarme de formation et ancien responsable des installations communales de Cossonay et le valaisann Gaby, ancien chef de l'office du sport de son canton, auquel il est tellement fier d'appartenir.

Pierre, chef et organisateur de l'expédition a planifié le parcours qu'il connaît bien puisqu'il l'a déjà réalisé à 4 reprises. Conscient que l'itinéraire peut être modifié à tout instant pour des raisons géopolitiques et/ou atmosphériques, aucun hôtel n'est réservé d'avance.

Olivier, spécialiste des télécommunications par satellites, du temps où il travaillait encore, a parcouru le monde, les points chauds du monde devrais-je dire, pour installer le système de télécommunication permettant aux journalistes sur place de nous dire le soir au journal télévisé : « bonsoir, YX, en direct de Bagdad, Damas, Bamako, Niamey, » et j'en passe. Naturellement, compte tenu de ses connaissances et compétences Olivier s'est chargé, avant le voyage, de préparer tous les documents exigés pour passer les frontières que nous aurons à traverser.

Daniel et Raymond ont été nommés officiers de bouche. Avec le soutien de Jean-Pierre Strebel, ils se sont fait offrir la plupart des pique-niques de midi. Merci, entre autre, à Sutter-Viande à Villeneuve.

Gaby devait s'assurer que le Zèbre, en réparation à la carrosserie Darbellay à Martigny, soit prêt pour le 10 novembre 2014.

Objectif atteint, le 14 novembre 2014, nous pouvions effectuer le premier test et à cette occasion, nous nous sommes rendus à Lyon au consulat du Sénégal pour obtenir nos visas.

Lors de ce déplacement, au moment de déguster dans le camping-car, un excellent fendant de Plan Cerisier, amené, non par le Valaisan mais par Raymond, ce dernier a lancé « on dirait la 7e compagnie en vadrouille ». L'allégorie, admise par tous, fut adoptée.

Cependant, encore un détail à régler. Comment allions-nous gérer, les inévitables tiraillements qui surviendraient entre 5 personnes, qui avant cette aventure, ne se connaissaient pas? Gaby lança l'idée que l'on rangerait tous les tracasseries futurs au rang de futilité. Principe également accepté par tous.

Le Zèbre était prêt au départ, il roulerait avec les plaques de Pierre VD 300400. Le Grand Pajero et le Patrol subissaient un dernier toilettage du côté de Granges Paccots à la carrosserie RG Mercedès utilitaires, un grand merci pour le figlage indispensable. Ils porteraient respectivement, le Grand Pajero les plaques de Gaby VS 65850 et le Patrol de Raymond VD 65258.

Les pions étaient en place. La 7e compagnie, retrouvée, était prête à passer à l'attaque, avec le Commandant Pierre, le colonel Gaby, le sergent Raymond, l'appointé Daniel et le soldat Olivier. Elle sera mobilisée sur mode code « Futilité ». La veille, du matin où le signal fut donné, chacun se préparait à sa façon : celui-ci finissait sa valise, celui-là méditait sur les risques encourus : terroristes, Ebola, un autre regardait son épouse préparer un délicieux gâteau d'anniversaire. Pour ma part, je célébrais en famille et par anticipation la St-Nicolas, incontournable chez les Micheloud, tout comme Noël. D'ailleurs, être de retour pour Noël, était la seule condition que j'avais émise avant ce voyage.

Lundi 1er décembre 2014
Lausanne – Sète
565 km

« Futilités ».... l'action est déclenchée...

Il pleuvait fort à 06h00 du matin lorsque, Martine, mon épouse, et moi dans le Grand Pajero et Jo, un copain, dans sa voiture, quittions Grône, pour nous rendre à Ouchy/Lausanne, départ de notre périple, de 22 jours à travers la France, la Méditerranée, le Maroc, la Mauritanie, le Sénégal, le Mali, pour se terminer à Ouahigouya au Burkina Faso.

Dès 08h00 nous partageons les cafés croissants offerts par la société Fleur de Pain. À l'occasion d'une petite cérémonie simple et conviviale, Jean-Marc Richard transmet les clés du Zèbre à Pierre Friderici, président de l'association Tombouc-tou 53 jours alors que Jo lui remet, au nom de l'association des « Petits Bouchons valaisans », un chèque de 2'000 francs. Jean-Marc nous souhaite un bon voyage et une longue vie au Zèbre.

Puis photos officielles du groupe composé des pilotes du Zèbre Pierre et Daniel, du Grand Pajero Oliver et du Patrol Raymond et Gaby, 5 joyeux retraités bénévoles piaffant d'impatience à l'idée de s'élancer dans ce défi et de recevoir à leur arrivée à Ouahigouya, la célèbre expression consacrée « Bonne Arrivée ».

Après avoir embrassé nos épouses et salué nos nombreux amis venus nous soutenir, nous quittons Ouchy à 9 heures précises. Un premier arrêt au restoroute de la Côte pour les ajustements techniques humains, indispensables (pipi) et nous voilà vraiment partis.

Nouvel arrêt pour dîner du côté de Lyon. Remarquez que je parle suisse, c'est-à-dire déjeuner, dîner et souper et non français petit-déjeuner, déjeuner et dîner. On repart, toujours sous la pluie, jusqu'en Languedoc où l'on reçoit les premiers rayons de soleil qui ne nous quitteront pratiquement plus jusqu'à notre retour en Suisse, le 22 décembre comme prévu mais pas sans avoir vécu une aventure extraordinaire et moult péripéties.

Lorsque qu'on reprend la route après le repas de midi, à mon grand étonnement on ne prend pas le contournement de Lyon qui nous aurait amené directement au sud de la métropole vers Feysin, sans devoir la traverser, en autoroute il est vrai.

Pourquoi dis-je à mon grand étonnement ? Simplement parce que c'est certainement la première fois que je me déplace en groupe et que je n'ai rien à dire sur l'itinéraire, ma passion. Première expérience où « futilité » m'a conseillé de passer l'éponge plutôt qu'un savon, mais j'aurai mes revanches, je ne le savais pas encore, à Tiznit et à Bamako.

Finalement, déplacement sans encombre jusqu'à Sète où nous arrivons à 17h50 pour embarquer, à 19h30 sur le Ferry qui nous déposera le mercredi 3 décembre vers 08h00 dans le port marocain de Nador.

Il est 23h et le bateau navigue depuis 20h... un peu de houle mais un repos bien mérité après un petit mais excellent repas italien partagé dans une ambiance chaleureuse et conviviale. Pour ce qui est des chambres 2 couples sont formés : Pierre et Daniel, Raymond et Gaby, tandis qu'Olivier a préféré rester célibataire. L'avenir lui donnera raison, car dès Marrakech, chacun occupera une chambre individuelle et vous en comprendrez aisément la raison un peu plus tard.

Mardi 2 décembre 2014 en mer

La nuit ne fut pas facile pour tous. Si certains dormaient du sommeil du juste, dans un déferlement de joie exprimée par des ronflements hors du commun, laissant croire qu'un orage terrible faisait rage sur la Méditerranée, d'autres ne pouvaient même pas s'endormir, tenu en éveil par cette assourdissante fanfare nasale. Une vraie tempête sous-narines.

Petit déjeuner léger. Puis apéro avec une Syrah de derrière les fagots, agrémenté de saucisses, pain de seigle et des brownies préparés par Martine, mon épouse.

Après le dîner, nous nous rendons dans le grand salon où nous apprenons l'art de la patience. Nous devons faire la file pendant près de deux heures avant de pouvoir effectuer les formalités douanières qui nous feront gagner du temps pour quitter le port de Nador. Tout semblait se dérouler sans encombre jusqu'au moment où le douanier consulta mon passeport et constata que je n'étais jamais venu au Maroc. De ce fait, mon numéro marocain n'était pas inscrit dans mon passeport. Le fonctionnaire m'a gentiment expliqué que je devrais revenir le lendemain matin vers la police marocaine qui me délivrerait ce précieux sésame en appliquant par tampon sur mon passe port ce fameux numéro marocain.

Durant cette attente, un premier préjugé est tombé. Les indigènes qui rentrent au pays sont courtois et conviviaux. Ils nous parlent gentiment. C'est un moment de partage chaleureux que malheureusement, dans ces situations, on ne retrouve que très rarement chez nous.

Il est 19h00. Le restaurant n'ouvre qu'à 19h45, alors pour passer agréablement le temps et souder encore un peu plus notre amitié nous partageons un succulent Sauvignon blanc : le Clos du Boux de Luc Massy viticulteur à Épesses.

20h00 souper, 22h00 dodo. Sur une mer lisse, argentée et comme figée, on ne sent pas le bateau avancer et aucun orage, fusse-t-il nasale ne devrait rugir cette nuit car Gaby a soigné son nez. Par précaution, il a tout de même averti Raymond qu'en cas de danger il devrait siffler... mais siffler uniquement... et ce fut un joli concert de sifflets en solo par Raymond durant toute la nuit.

Mercredi 3 décembre 2014
Nador – Rabat
538 km

06h00 les haut-parleurs nous annoncent l'entrée dans le port de Nador : Beni An-sar par lequel débarque la plupart des marocains résidant à l'étranger. La métropole du nord-est marocain, y compris Oujda, compte plus de 1'500'000 habitants. Elle est située sur le territoire de la tribu africaine des Iqariyens.

Après avoir avalé un café croissant, nous nous rendons à la salle de spectacle du bateau pour accomplir les premières formalités douanières puis nous pouvons quitter le navire et nous rendre à la douane proprement dite pour les derniers contrôles. Finalement nous quittons le port et entrons au Maroc à 08h00, un record de vitesse aux dires des habitués du Maroc que sont Pierre et Olivier. L'incontournable graissage de pattes a certainement facilité ces démarches.

À ce propos, savez-vous, ce que nous avons emmené dans nos bagages à titre de petit cadeau pour huiler certain rouages? Je vous le donne en mille. Un produit typiquement suisse, mais pas du chocolat, pas des couteaux, pas des montres et j'en passe. Un article militaire, non devrais-je dire un vêtement militaire très apprécié : des chemises militaires de l'armée suisse. Nous en avons cent. Les deux premières ont été distribuées à Nador en guise de remerciement.

La frontière passée nous avons une décision importante à prendre : le choix du parcours. En effet, quelques jours avant notre départ, le Maroc avait subi de grosses intempéries. Comme nous ne connaissions pas l'état des routes, nous avons attendu d'être dans le pays pour nous renseigner sur la situation. C'est ainsi que nous avons appris que le long de l'itinéraire planifié par le Sud Atlas, plusieurs ponts étaient coupés entre Midelt et Ouarzazate. Sur cette base, nous décidâmes de passer par le nord de ce massif montagneux qui s'étend sur trois pays du Maghreb : Le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Le point culminant se situe au Djbel Toubkal au Maroc à 4'167 mètres.

Après avoir effectué le plein des véhicules et dégusté un café bien tassé, nous voilà partis.

Quelle découverte pour moi : les charmantes collines environnantes dont les pieds en bordure de route, recouverts de sacs plastiques et de toutes sortes de débris, laisseraient croire qu'on traverse une succession de décharges, vraiment impressionnant.

Dès la ville quittée, nous pénétrons dans une région aride pour ne pas dire désertique ou pourtant fourmille toute une vie, des marchands de je ne sais quoi, peut-être de l'huile d'argan ? Le long de la route nationale se succédaient ici de petites cahutes, là des ânes attachés à des pieux et d'autres qui transportent indifféremment femmes, enfants, bois, ou marchandises. Après un peu plus de 100km sur une route nationale, nous prenons l'autoroute passons près de Fès, sans nous y

arrêter et pourtant cette ancienne capitale du Maroc mérite un détour. La ville ancienne, la médina, est classée au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Je vous ai dit plus haut que dès le Languedoc, le soleil nous accompagnait durant tout le voyage. Pas tout à fait vrai, puisque après le dîner, je continue à parler suisse et ce sera ainsi durant tout mon récit, à peine avons nous repris la route que la pluie se mit à tomber et nous accompagna jusqu'à notre arrivée à Rabat vers 17h30, après 538km.

Olivier repère un charmant hôtel, le Texanda, où l'accueil fut chaleureux. On y passa la nuit, pour la dernière fois en couple, car une fois de plus Raymond n'a pas pu s'endormir. À tel point qu'il a pris un duvet et un oreiller pour aller s'installer tant bien que mal à la réception de l'hôtel.

Grâce au WIFI j'ai pu communiquer par Skype avec Martine.... c'est quand même beau la technique.

Jeudi 4 décembre 2014
Rabat – Marrakech
346 km

Il est 6 heures Rabat s'éveille. Après une très mauvaise nuit, à 2 h du matin Raymond a dû aller dormir dans le hall de l'hôtel tant je ronflais fort, je décide prendre les antibiotiques que j'ai dans ma pharmacie et ceci pendant 6 jours à raison de 2 par jour.

La sortie de Rabat s'effectue sans difficulté. On roule facilement jusqu'à Marrakech où l'on récupère Jean-Guy Python, photographe et journaliste qui nous accompagnera jusqu'à Dakhla. Il passera 5 journées en notre compagnie pour s'imprégner du groupe et réaliser de magnifiques photos très professionnelles pour, entre autre, illustrer le reportage qu'il publiera dans la revue « Génération » du mois de janvier 2015.

Il est un peu plus de midi lorsque, sous un chaud soleil, nous partageons une tajine dans un petit troquet de la zone industrielle d'Ouaha Sidi Brahim, où Pierre remet un colis à un transporteur local qui l'amènera à une de ses amies du côté de Ouarzazate que, je vous le rappelle, nous avons dû contourner à cause des intempéries.

Surnommée « la porte de désert », Ouarzazate connaît un essor sur les plans touristique et cinématographique. Elle est l'un des sites marocains les plus prisés par les réalisateurs venus du monde entier. Outre les paysages, l'un des atouts cinématographiques de ce lieu est la qualité de la lumière, avec un soleil brillant en moyenne 300 jours par an. Dans les années 1960, Ouarzazate commence à devenir un lieu de tournage très prisé des réalisateurs de péplums et assoit sa popularité avec la réalisation de Lawrence d'Arabie en 1962, tourné notamment sur le site d'Aït-Ben-Haddou, petit village proche de Ouarzazate ayant par la suite été inscrit au patrimoine de l'humanité.

Premier incident technique. Pierre constate que les freins du zèbre grincet et ne répondent quasiment plus. Il est trop dangereux de continuer à rouler ainsi. Aussi, après une brève recherche, nous trouvons un garage qui, après avoir démonté les roues avant, constate qu'une pince est grippée et que les plaquettes sont complè-

tement usées : il faut les changer. Il est un peu plus de 14h. La réparation s'effectue sans difficulté, avec beaucoup de gentillesse, de savoir-faire et pour un prix défiant toute concurrence 70 francs suisses tout compris, ça laisse songeur.

Trois heures plus tard le Zèbre est sur pattes. Il est 17h, trop tard pour continuer sur Essaouira où nous avions prévu de passer la nuit. On décide donc de rester à Marrakech. L'on s'offre le 5 étoiles Adam Park.

Après une bonne douche et un excellent apéro au bar de l'hôtel, nous nous rendons sur la plus célèbre place de Marrakech, à la Médina : Place Jemaa-el-Fna . Scène de théâtre permanente, la place Jemaa-el-Fna a de quoi fasciner, de jour comme de nuit. Quartier le plus vivant de Marrakech, voisine des souks, elle en est le cœur touristique. Toutes les promenades dans la médina débutent et finissent ici. Dès 17h, l'animation commence et Jemaa-el-Fna devient noire de monde. Charmeurs de serpents, diseuses de bonne aventure, groupes de musique et, le soir, des dizaines de restaurants ambulants assurent le spectacle sous le regard médusé des badauds. Les terrasses des cafés situés autour offrent de superbes points de vue sur la place Jemaa-el-Fna, particulièrement au coucher du soleil.

Chacun apprécie à sa façon, les repas pris à la cantine 65. Certains ne craignent pas de la qualifier de « dégueulasse », pour ma part j'ai bien apprécié l'assortiment de poissons grillés que j'avais choisi. Je crois surtout que l'ambiance festive et chaleureuse, a largement noyé mes sensibilités gustatives.

Retour à l'hôtel, non sans avoir gambergé dans les souks, et un dernier verre au bar avant une nuit réparatrice comme on les aime à nos âges, d'autant plus que dès ce soir chacun dormira en chambre individuelle. C'est un « Ouf » de soulagement pour Raymond surtout.

Vendredi 5 décembre 2014
Marrakech - Tiznit par Essaouira
431 km

Côté santé ça s'améliore, j'ai bien dormi, Raymond aussi.

Dès ce matin et jusqu'à la fin du voyage, Olivier, par passion mécanique pilotera le Patrol, accompagné, jusqu'à Dakhla de Jean-Guy, tandis que Raymond et moi, promènerons le confortable Grand Pajero.

Après quelques km de route pause-café en rase campagne. Après cet arrêt et histoire de faire mieux connaissance et renforcer les liens entre nous, j'ai pris place dans le Zèbre avec Pierre et Daniel m'a remplacé auprès de Raymond.

Sur le chemin d'Essaouira que nous voulions visiter au passage, j'ai été marqué par un homme qui priait au bord de la route à genou en direction de la Mecque... bon à savoir on peut prier n'importe où ?

Essaouira vaut le détour, selon le guide Micheloud... ha pardon Michelin.

En arabe, « La bien gardée », est une ville portuaire, sur la côte atlantique comptant environ 70 000 habitants, chef-lieu de la province du même nom d'environ 500 000 habitants. Elle est aussi appelée « Mogador » en français.

Essaouira est renommée pour la pratique du windsurf et du kitesurf, grâce aux vents puissants qui soufflent presque constamment dans la baie.

C'est à l'heure du dîner qu'on arrive au port d'Essaouira. Plusieurs cantines, du genre de celles de Marrakech nous accostent pour vanter la qualité de leur cuisine, la fraîcheur de leurs poissons. Mais nous jetons notre dévolu sur un restaurant typique, le Taros. Nous montons sur le toit ou plutôt sur la terrasse qui remplace le toit. De là une vue magnifique sur le port et même sur la parking où se trouvent nos véhicules qui seront lavés durant notre absence culinaire. He oui on se délecte de grillades de poissons et d'une coupe dessert de derrière les fagots. Par cette magnifique journée ensoleillée on reprend la route par la corniche sud d'une extrême beauté ou de somptueux paysages se succèdent : villages typiques, stations balnéaires modernes, tout au long de routes côtières majestueuses qui nous amèneront jusqu'à Agadir qui, le saviez-vous, signifie « grenier collectif fortifié ». Ravagée par un tremblement de terre en 1960, la ville a été entièrement reconstruite avec des normes parasismiques obligatoires. C'est désormais la plus grande station balnéaire du Maroc où les touristes et les résidents étrangers viennent nombreux, attirés par un climat exceptionnellement doux tout au long de l'année.

Peu après Agadir c'est le début de ce que l'on pourrait appeler le Sud Maroc beaucoup plus désertique et beaucoup moins peuplé. C'est aussi le début du pays Berbères. Ici on quitte le bord de mer pour nous diriger, à 95km, vers Tiznit étape du jour et d'où viennent la quasi-totalité des employés animaliers du cirque Knie ? Une filière qui se perpétue de pères en fils.

Pour avoir un peu flâné en route, mais ça valait la peine, on arrive à Tiznit de nuit. C'est quelque chose que d'arriver de nuit. Je vous en parlerai lors de notre arrivée à Bamako. Pierre avait réservé par téléphone l'hôtel Bellevue mais ne savait pas exactement où il se trouvait. Comme co-pilote il m'a donné le routard avec un petit plan de la ville. Avec ce document précaire, et sans me tromper une seule fois, je guide notre petite caravane le plus près possible, au cœur de l'ancienne ville encerclée d'une muraille. Je dois vous avouer que j'étais très fier de ma lecture de plan. Je me trouvais dans mon élément. Pour atteindre l'hôtel on devait traverser la place sur laquelle nous avions laissé, sous surveillance, nos véhicules. Il a fallu se faufiler dans une ruelle très étroite, dont, si j'étais marseillais, je vous dirai qu'on pouvait les bras tendus toucher les murs des maisons de chaque côté. Cela, vous vous en doutez bien, n'était pas le cas, mais l'impasse, fermée à la circulation, grouillait d'une indescriptible pagaille, digne du Moyen-âge.

À mi-chemin de cette rue piétonne, on s'installe à l'hôtel Bellevue. Les chambres sont simples, sans douches, ni toilettes excepté celle que j'occupe, à dire vrai inutilisables. Les draps sont propres et surtout l'accueil fut chaleureux.

Pour le souper, on se rend 2 rues à côtés, Chez Aïscha. On passe une magnifique soirée à se taper du rouge et des tajines et on se marre comme des fous. C'est dans l'arrière-boutique que Jean-Guy m'a interviewé pour son article dans génération. Chacun a été interrogé par Jean-Guy ici ou ailleurs. Il m'a entre autre posé la question qu'est-ce que cela me ferait si le Zèbre, une fois offert, était transformé en poulailler ? Je lui ai répondu : « Ce serait certainement dommage, mais que si cette transformation permettait d'élever de belles poules qui donneraient de beaux œufs pour nourrir les gens ce serait aussi une bonne chose ».

Ce voyage est vraiment top et l'on s'entend à merveille. À part dans ma tête à Lyon, jamais encore, le mot magique « Futilité » n'a été utilisé. Plus on descend vers le sud, plus on s'africanise.

Samedi 6 décembre 2014
Tiznit - Laâyoune
572 km

Parcours extraordinaire. Après avoir passé la nuit dans un hôtel défiant toute concurrence à CHF 8 la nuit, sans déjeuner, nous quittons, à 7 heures du matin et après avoir pris un café sur la place où étaient stationnés nos véhicules, une ville qui semble pauvre et pourtant réputée pour son orfèvrerie pour arriver, 572 km plus loin, à Laâyoune, cité plus importante, plus propre mais aussi plus stricte. C'est du moins l'impression que j'ai eue. Dans l'une et l'autre, comme dans tous les pays que nous avons parcourus, les habitants sont accueillants et souriants.

Vers 09h30 nous nous arrêtons, au beau milieu du désert, pour un copieux pique-nique. L'ambiance au sein du groupe « Zen » comme la position d'Olivier sur le capot du Patrol qu'a croqué Jean-Guy notre photographe professionnel. C'est en professionnel d'ailleurs, qu'il immortalise ce casse-croûte par d'admirables, et sublimes photos, Certaines d'entre elles, illustreront le texte publié dans Génération, Toutes nous ont été remises sur support électronique à notre retour au bercail. Merci Jean-Guy.

On reprend la route à travers le désert. Vers midi, nous atteignons Goulimine. Cette ville, considérée comme la porte du Sahara au Maroc a été dévastée quelques jours auparavant par des pluies torrentielles. Selon notre planification, nous aurions dû y dormir. Pour avoir constaté les importants dégâts dus aux intempéries, nous comprenons pourquoi aucun hôtel ne pouvait nous accueillir, privé d'eau et d'électricité qu'ils étaient.

Jadis, la ville était un centre caravanier sur la route de Tombouctou. Aujourd'hui, c'est un lieu important de commerce et d'échange entre la population sédentaire et les nomades du désert. La ville abrite notamment, le plus grand marché hebdomadaire de chameaux au Maroc, connu sous le nom de Amhayrich.

Les langues parlées dans la région sont le dialecte arabe marocain, le tamazight, mais surtout le hassanya, dialecte arabe des Bédouins sahraouis. Différentes tribus peuplent les alentours de Guelmim, (Azwafit, Ait-Oussa, Reguibat, , Ait-Yassin, Aït-Lahcen... etc). Pratiquement, tous sont capables de s'exprimer plus ou moins bien en français.

Au moment où nous parcourons de somptueux sites, j'éprouve le besoin de vous dire ce qui m'a le plus négativement marqué depuis le départ de Nador : la pollution par le plastique. À l'entrée et à la sortie de chaque ville sur plusieurs kilomètres, la nature est recouverte de plastique de toute sorte, en particulier de sacs bleus, blancs ou noirs. C'est vraiment l'horreur.

Ceci dit, aujourd'hui on a croisé de nombreux camps Berbères, des troupeaux de chameaux et toute une vie, presque cachée qui anime le désert. On s'est régalé non seulement de paysages, insolites et prodigieux, surprenants et singuliers, mais aussi de 3 tajines et du succulent cake au citron de Raymond que nous avons dégustés dans une grande et accueillante aire de repos.

Après plusieurs check-point on arrive enfin, à l'hôtel Nagjir Ville de Laâyoune où l'on a mangé et, avec autorisation, consommé notre propre vin. Je n'ai bu qu'un fonds de verre pour trinquer car je prends toujours des antibiotiques. Cette soirée de St-Nicolas fut l'occasion de faire plus ample connaissance avec beaucoup d'émotion, le voile a été levé sur la vie des uns et des autres. Des discussions intenses et franches, remplies d'émotion que, par discrétion et pudeur peut-être, nous garderons bien cachées dans nos cœurs.

Des chambres confortables et de bons lits, nous ont permis de passer une excellente nuit remplies de rêves merveilleux.

Dimanche 7 décembre 2014
Laâyoune - Dakla
564 km

Littéralement « les yeux » ou « les sources », Laâyoune, est la ville la plus importante du Sahara occidental. Elle est située au bord de l'Atlantique sur la route menant à Dakhla. Elle est contrôlée et administrée par le Maroc depuis 1975.

On verra plus loin que le Sahara occidental n'existe pas, même si la ville est revendiquée comme capitale par la République arabe sahraouie démocratique. D'ailleurs, la Mission des Nations unies pour l'organisation d'un référendum au Sahara occidental (MINURSO) a son quartier général à Laâyoune.

À 8 heures nous prenons la route de Dakhla, but de notre prochaine étape, la 7e, comme notre Compagnie pour l'instant pas perdue. Elle ne sera d'ailleurs jamais perdue.

Olivier et Jean-Guy partent en reconnaissance. Ils cherchent et trouvent une mini dune, pour ne pas dire un monticule de sable, cadre idéal pour réaliser de belles images du groupe d'autant plus que le soleil éclaire le désert de ces éclats matinaux et dégage une luminosité parfaite aux dire des professionnels de la photo. Je dis des professionnels, car Olivier est aussi un excellent photographe.

Une fois, la séance de « Shooting » terminée, Olivier et Jean-Guy dégagent à vive allure en direction de Dakhla, où Jean-Guy, qui nous quitte aujourd'hui, doit prendre son avion à 17h30.

Eux foncent, nous flânons le long de la côte. C'est dimanche on a le temps, on profite du paysage. Au contraire, Olivier et Jean-Guy foncent à 120 -130 km/h sur ces longues lignes droite, avec une excellente visibilité et une circulation quasi inexistante, de temps en temps un camion.

Si pour nous cette journée s'est déroulée à la perfection, il n'en a pas été de même pour nos deux « explorateurs », du moins aux dire d'Olivier : « on arrive à 40km de Dakhla, et sur le check point, le flic me cherche. Il me dit que je n'ai pas respecté le stop. Il veut du fric c'est évident. Je lui dis que je suis prêt à payer l'amende mais contre un reçu. Un autre s'en mêle, le chef, puis il me sanctionne de 300 dinars, au lieu des 700 initialement réclamé pour le stop brûlé ».

Après 20 minutes de palabres, ils repartent, quittent la route pour la piste, juste à côté, et atteindre la lagune enchanteresse et préservée de « Dakhla Attitude », si-

tuée entre le désert et l'océan. Ce grau étendu et sécurisé à l'extrême sud du Maroc, où le vent souffle tout au long de l'année est l'endroit idéal pour apprendre le kitesurf et le windsurf.

Après avoir dégusté quelques km avant Dakhla, les huîtres délicieuses et réputées, Olivier et Jean-Guy réservent, l'hôtel des Touaregs, sis à l'avenue Mohamed V, sur le front de mer et attendent notre arrivée. Olivier découvre que suite aux vibrations et aux chocs dans le désert, sur la piste, le radiateur du Patrol fuit. Il faudra réparer.

On se retrouve tous, pour faire nos adieux à Jean-Guy qui rentre au Pays. Olivier le conduit à l'aéroport avec le Patrol en contrôlant bien la température. À son retour on organise la réparation qui ne pourra s'effectuer que lundi matin à partir de 8 heures. Ce qui nous pose un gros problème car nous devons absolument rouler au plus tard à 10h30 pour être sûr d'atteindre la frontière marocaine avant 14h30 et effectuer toutes les formalités administratives avant 17h00, fermeture de la douane marocaine.

Décision est prise que si la réparation n'est pas terminée à 10h15 au plus tard on passera un jour de plus à Dakhla, ville située dans le sud du Maroc, anciennement appelée Villa Cisneros en hommage à Francisco Jiménez de Cisneros. Dans le cadre de l'actuelle administration marocaine, elle est le chef-lieu de la région d'Oued Ed-Dahab-Lagouira et de la province d'Oued Ed-Dahab. Dakhla se trouve sur une étroite péninsule, la péninsule du Rio de Oro, qui s'étend sur environ 40 km parallèlement à la côte atlantique, direction nord-est sud-ouest. La ville est située à une trentaine de kilomètres au nord du tropique du Cancer, tout comme la Havane, Canton ou Hawaï. C'est l'une des dernières villes avant la Mauritanie.

Après un excellent repas à la Casa Luis, superbe restaurant espagnol dans lequel on est reçu comme des hôtes d'honneur. On déguste des poulpes Gallega et des soles grillées accompagné d'un excellent vin rouge : un régal.

Une jolie promenade sur les quais en bordure de mer nous ramène à l'hôtel des Touaregs. Chacun dans sa chambre va dormir du sommeil du juste avec l'innocence de l'enfant qui a fait sa prière et se jette en toute confiance dans les bras de Morphée.

Lundi 8 décembre 2014
Dakhla - Nouadhibou
455 km

À notre réveil, nous nous rendons compte que nous aurions dû être moins innocents, plus prudents. Durant la nuit, sous nos fenêtres, le Zèbre s'est fait cambrioler. Rien de cassé, mais tout est sens dessus dessous, comme dirait Raymond Devos. On constate que les visiteurs nocturnes ont volé le GPS et l'Ipod de Pierre, mais surtout Daniel ne retrouve plus l'enveloppe contenant les 2000 euros qui lui avaient été confiés. Ils les avaient cachés dans sa « grande » valise lors de la préparation de ses bagages. Daniel est dans tous états et pour se reconforter il téléphone à Lesbeth, son épouse. Ouf ! gros soulagement lorsque celle-ci lui dit qu'elle avait dissimulé l'enveloppe dans l'autre, la « petite » valise, celle qu'il prend en chambre. Nos provisions pécuniaires sont intactes. Daniel retrouve son sourire, ce sourire, empreint de gentillesse, tant apprécié aussi bien des concessionnaires que des clients de BM double W de Suisse romande.

Cette bonne nouvelle, tombée vers 09h45, ne sera pas la seule de la journée. Une demi-heure plus tard on apprend l'exploit du garage : le radiateur du Patrol ne coule plus. Il est, soudé et colmaté, prêt au départ. La réparation a été facturée CHF 24.- Pierre a payé CHF 30.-.

Le Départ est donné. Aujourd'hui je roule seul car Raymond accompagne Olivier histoire de se connaître un peu mieux. On roule vite car on doit absolument arriver à la frontière marocaine pour 15h00 tout dernier délai. On mange en roulant. Pour ma part je déguste avec du pain, un sachet de salami et un de jambon offert par Sutter viande. Respectueux de la nature je laisse les cornets vides dans la voiture. Il est 14h45 lorsque nous nous présentons à la douane pour sortir du Maroc. Pierre engage un « fixer » qui s'occupe de toute la partie administrative. Si Olivier et Pierre franchissent assez facilement cette douane. Il n'en est pas de même pour moi.

Les douaniers décident d'effectuer un contrôle très pointu. Tout ça parce que sur la carte routière Michelin que j'avais dans la voiture il était écrit « Sahara Occidental ». Ils n'ont pas, mais vraiment pas apprécié. Ils nous ont traités d'espions, de malhonnêtes, car «Sahara Occidental » n'existe pas. C'est le Maroc, point final.

La fouille commence, ce qui irrite Pierre qui me présente comme colonel de l'armée suisse. (En réalité, je suis lieutenant-colonel, avec, comme dernière fonction, celle de chef DCA à l'EM de la Division de montagne 10, commandée par le regretté Divisionnaire Bernard Mayor, mais cela n'a que peu d'importance, si ce n'est le respect de la vérité). Conséquence de cette présentation, les policiers et autres douaniers me saluent de façon militaire et respectueuse. Je réponds par un salut tout aussi soldatesque révérencieux effectué le plus naturellement possible.

Dès lors la fouille continue avec moi. Je dis au chef qu'ils font bien leur travail et que j'ouvre volontiers les valises. On y va pour la première. Je demande avec le plus grand sérieux si je dois ouvrir les autres. Il soulève le couvercle de l'une et me dit que c'est en ordre pour les valises. Il voit dans le coffre, la boîte de réparation neuve et encore dans son emballage plastique qui nous avait été offerte par un garage de la place de Genève. Il me demande de l'ouvrir. Pierre s'interpose et dit que la boîte est neuve et encore emballée. Le douanier le renvoie. J'ouvre la boîte, bien entendu du mauvais côté et tous les outils se répandent dans le coffre. Il me dit que c'est ok pour les bagages. Ils veulent s'assurer que nous ne transportons pas de la drogue. Il lance un chien qui renifle et ne trouve rien. Tout d'un coup il s'agite et reviens. Ce n'était que les emballages vides du pique-nique qui dégageait encore une bonne odeur de viande. Enfin, et cette fois sans le secours des chemises militaires suisse, la Pajero est autorisée à quitter le pays.

Le Maroc, officiellement Royaume du Maroc, de culture, arabe, berbère, africaine avec des influences européennes est caractérisé par des zones montagneuse et désertique, il est l'un des seuls pays avec l'Espagne et la France, à comporter des rives sur la Mer Méditerranée d'un côté et l'océan Atlantique de l'autre. Le Maroc a une population de plus de 33 millions d'habitants et une superficie de 446 550 km² soit 10,8 fois la superficie de la Suisse (41'285 km²). Sa capitale est Rabat, et la plus grande ville est Casablanca. Les Marocains sont en majorité de confession musulmane. Le Maroc fait partie de l'Organisation des Nations unies, de la Ligue arabe, de l'Union du Maghreb arabe, de l'Organisation de la coopération islamique, du Groupe des 77 et de l'Union pour la Méditerranée.

Maintenant, du vrai sport, derrière des camions dont on se demande s'ils ne vont pas se renverser, on roule sur les 5 km de piste défoncée à travers le no man's land qui nous sépare de la Mauritanie, en forme longue la république islamique de Mauritanie.

Ce pays, fait partie de l'Union africaine, l'Union du Maghreb arabe, de la Ligue arabe et de l'Organisation pour la mise en valeur du Fleuve Sénégal, en plus d'être membre de la Francophonie. Il possède une côte de 600 km sur l'océan Atlantique s'étirant de Nouadhibou au nord jusqu'à Ndiago au sud. La Mauritanie, peuplée d'Arabes, de Haratins, de Peuls, de Wolofs et de Soninkés, constitue un des points de passage entre l'Afrique du Nord et l'Afrique noire (subsaharienne).

La Constitution de la République islamique de Mauritanie date du 20 juillet 1991. Elle rappelle dans son préambule son attachement à l'islam et aux principes démocratiques tels que définis dans la Déclaration universelle des droits de l'homme ainsi que dans la Charte africaine des droits de l'homme et des peuples. Divers articles illustrent l'importance donnée à l'islam dans la Constitution : « La Mauritanie est une République islamique » ; « L'Islam est la religion du peuple et de l'État » ; « Le chef de l'État est de religion musulmane ».

Revenons à nos moutons, ou plutôt à notre périple. Arrivé à la frontière mauritanienne à 15h50 et pourtant aidé par le fixer ou transférant Arthuro, on passe enfin la douane à 19h30. Durant cette longue attente pour de fastidieux contrôles, on rencontre des Suisses, Jurassiens Bernois de la région d'Orvin, qui amènent une sorte de cave réfrigérante à fromage pour un ami qui exploite une ferme dans la région de N'djamena au Tchad. À quand la « Tête de moine » africaine ?

Sur les 40 km de la frontière à Nouadhibou, nous franchissons au moins 10 postes de contrôle, pour notre sécurité, comme cela nous avait été communiqué par un copain d'Olivier. Ces vigies, me rappellent étrangement l'attitude de nos soldats lors d'exercices de nuit, avec des lampes de poches rouges et vertes effectuant de grandes gesticulations difficiles à comprendre. Certains étaient très appliqués d'autres plus dissipés. C'était rigolo, je me croyais en inspection. Je mourais d'envie de tenir le rôle d'arbitre, de corriger ce qui ne me semblait pas en ordre, de m'informer de la situation ou de leurs poser des questions de type militaire, mais il valait mieux leur dire bonsoir et merci. Pour cette partie du parcours M. BM double W suisse romande, Daniel, m'accompagnait. Sur ce tronçon, le sable formait des congères, on se serait cru en plein hiver sur le plateau des Combremonts.

On arrive enfin à Nouadhibou ou Port-Étienne à l'époque coloniale, capitale de la wilaya (région) de Dakhlet. Nouadhibou est située au nord-ouest de la Mauritanie, sur le cap Blanc ou Ras Nouadhibou. C'est la capitale économique du pays, alors que Nouakchott en est la capitale politique et administrative.

Les véhicules sont casés dans le parking gardé de l'hôtel, Sahara, où nous prenons nos quartiers pour la nuit. Arthuro nous présente Petit Fadel qui sera notre guide pour les 2 prochaines étapes. Pierre négocie le prix de cet engagement. Puis, nous nous rendons, juste à côté de l'hôtel, dans un restaurant espagnol où nous dégustons un excellent repas accompagné d'un non moins excellent vin rouge. Après nous être sustentés, nous allons nous coucher et dormir d'un sommeil réparateur.

Mardi 9 décembre 2014
Nouadhibou - Nouakchott
480 km

Nouakchott, capitale de la Mauritanie depuis 1957 nous attend. Cette ville a été créée sur une zone de campement. Les nomades reviennent de temps à autre séjourner autour de la capitale qui a pris rapidement l'aspect d'une ville moderne. Elle passe de 80'000 habitants en 1960 à 800'000 en 1980. Son nom, Nouakchott ou Noiakchott selon les retranscriptions, a donné lieu à plusieurs traductions, dont cinq principales : « lieu où apparaît l'eau quand on creuse un puits », « terrain où les coquillages abondent », « l'endroit au pâturage salé », « là où souffle le vent », « le sans-oreilles ».

Aux environs de 8 heures nous quittons le parc de l'hôtel et nous nous engageons sur la route de Nouakchott. Les contrôles sont toujours aussi nombreux, j'en ai compté 16, avec en principe, 3 chek-points successifs : Police, gendarmerie et douane interne. Notre accompagnant, Petit Fadel, nous est très utile à ces gués.

Le désert est balayé par un fort vent latéral qui forme par-ci par-là des congères de sable, pas suffisant pour arrêter notre progression. On se fait aussi plaisir en quittant la route pour s'éclater sur une piste parallèle. Que du bonheur. Comme nous en avons pris l'habitude, vers midi, on s'arrête pour pique-niquer. C'est l'occasion de rigoler et de se dégourdir les jambes, sous un brûlant soleil qui a élevé la température à 36 degrés.

Pierre ne retrouve pas l'hôtel. Plutôt que de tourner en rond, il téléphone à la patronne, une jeune et charmante Française qui vit ici depuis 12 ans. Elle vient nous chercher et nous guide jusqu'à son établissement. On s'installe. Olivier et moi allons faire le plein du Patrol et de la Pajero. De retour, on se retrouve tous à la terrasse pour partager un apéro « clandestin » et déguster un excellent souper, sauf que je n'ai pas vraiment aimé le « capitaine » que pourtant j'avais choisi. La nuit fut calme et douce pour tous.

Mercredi 10 décembre 2014
Nouakchott - St-Louis du Sénégal
268 Km mais avec 2 pistes

Aujourd'hui, une rude journée en perspective, même si la distance à parcourir n'est pas très longue, car nous emprunterons 2 pistes. Aussi avons-nous fixé notre départ à 06h00 déjà ce qui nous impose de rouler de nuit jusqu'à 7h30 environ.

Soudainement, le jour se lève, un soleil lumineux éclaire, réchauffe et anime les paysages désertiques que nous traversons. Malgré la beauté, l'immensité du spectacle, après 10 jours cela devait arriver, pour la première et unique fois nous devons recourir au mot magique « Futilité ».

En effet la fatigue aidant, il suffit d'un rien pour allumer la mèche et provoquer l'explosion du groupe, pourtant bien soudé autour de Pierre. Cependant, Pierre tellement heureux de nous dévoiler «son Afrique», de partager son plaisir, devient un peu trop paternel. Sans s'en rendre compte et sans méchanceté, je m'empresse de le dire, il exagère un peu beaucoup en nous considérant presque comme des gamins, ça part d'un bon sentiment mais, à la fin, c'est agaçant pour nous.

Durant cette étape, il y a eu deux petits riens. Le premier : lors d'un arrêt à une station d'essence qui faisait aussi office de super marché, nous avons acheté des bananes et des mandarines. Raymond, en avait déjà mangé une et allait attaquer, avec délectation une deuxième. Pierre, est intervenu avec autorité, c'est le moins qu'on puisse dire, en lui faisant remarquer qu'il avait déjà mangé la sienne. Raymond n'a pas, mais alors vraiment pas apprécié, d'autant plus qu'il savait que j'avais préféré les mandarines aux bananes. Plutôt que de s'énerver, il s'est éloigné pour bouder. Il m'a confié j'en ai marre d'être traité comme un gosse. J'ai essayé de le calmer mais il n'en démordait pas. Il menaçait même de quitter l'aventure à St-Louis du Sénégal et de retourner auprès de sa charmante Françoise dans son Cossonay, gros bourg vaudois situé dans le district de Morges, qui apparemment devrait son nom à un personnage gallo-romain nommé Cossonus ou Cossinus.

On est reparti. Raymond avec Olivier, Daniel avec Pierre et moi seul.

Le deuxième : Vers 10h, à un des innombrables postes de contrôle, la Patrol ne redémarre pas. Pierre me demande de venir avec la Pajero pour ponter. Au moment où j'allais mettre nez à nez les deux 4x4 pour cette opération Pierre me dit que je dois me mettre côtes à côtes. Je réagis sèchement, en faisant remarquer à Pierre que ce n'est pas la première fois que je ponte une batterie et que je sais ce que j'ai à faire. Je lui demande tout aussi sèchement de ne plus nous traiter comme des gamins. Pierre n'a rien dit, mais depuis cet instant son attitude a changé. Finalement, on n'a pas ponté on a poussé un peu et le patrol est reparti. Il en sera ainsi jusqu'au moment où l'on aura changé les charbons et réparer l'alternateur, ce qu'Olivier organisera à St-Louis.

Ce poste de contrôle se trouvait à la croisée des chemins. Deux possibilités s'offrent à nous : continuer sur la grande route et entrer au Sénégal par le bac de Rosso où l'attente serait très longue ou emprunter la piste qui longe la rive droite du fleuve Sénégal pour franchir la frontière au pont du barrage de Diama.

Conseillé par Mohamed Ali (ce n'est ni un gag, ni un boxeur), un transférant en douane du coin, nous optons pour la deuxième solution et l'engageons comme guide car il connaît cet itinéraire jusque dans les moindres détails. Dès marché conclut, car il y a toujours marché en ces circonstances, avec Mohamed Ali, Petit Fadel ne s'occupe plus de rien, cependant, il nous accompagne, comme convenu, jusqu'aux confins du Sénégal.

Maintenant nous logeons, par des chemins cahoteux et poussiéreux, le fleuve Sénégal. Fleuve d'Afrique occidentale au régime tropical, long de 1'750 km, qui prend sa source en Guinée à 750 m d'altitude. Il arrose le Mali, puis la Mauritanie et le Sénégal, tout en servant de frontière entre ces deux pays, avant de se jeter dans l'océan Atlantique à Saint-Louis. Ce tracé nous permet de découvrir un village typique de pêcheurs. Les femmes sont assises près des cases rudimentaires avec les enfants qui jouent avec rien près d'elles. Les hommes s'adonnent à la pêche dans des eaux troubles et boueuses. Le plus marquant est l'odeur nauséabonde et insupportable, du moins pour moi, des poissons suspendus sur des étendages comme du linge qu'on aurait mis sécher.

Puis on traverse le Diawling National Park de Keur Massene en Mauritanie, ↑ classé site Ramsar en 1994 pour l'importance de ses zones humides. C'est l'occasion

d'admirer de magnifiques oiseaux, et de croiser par-ci par-là des phacochères. Aidé par Mohamed Ali, nous quittons sans encombre la Mauritanie et franchissons le pont du barrage de Diama qui nous amène au portillon d'entrée du Sénégal. Mohamed Ali et Petit Fadel nous quittent pour retourner chez eux.

Pour les formalités sénégalaises c'est notre nouvel ami, semble-t-il, un chef de la douane ou de la police. Peu importe, il a tout réglé. Grâce à lui, nous n'avons pas besoin d'aller à Dakar pour faire timbrer les papiers. Il nous guide par une autre piste, un raccourci. Ainsi, à 15h00, nous arrivons au Ranch Bango, notre hôtel pour deux nuits. Isolé, à plusieurs kilomètres de St-Louis, l'endroit est exquis et enchanteur.

À peine le moteur coupé, Olivier constate que, cette fois, la batterie est complètement déchargée et qu'il est impossible de redémarrer le moteur, même en poussant, même en pontant. Une réparation s'impose. Notre accompagnateur, beau parleur mais serviable, se propose pour remorquer le Patrol chez un électro mécanicien qu'il connaît à Saint-Louis. Sans hésiter Olivier accepte l'offre. Il se retrouve dans un garage rustique en plein air, où par contre le mécanicien est très compétent. Vers 18h00 le Patrol est à nouveau opérationnel, les charbons sont neufs et l'alternateur réparé. Durant le temps nécessaire à cette réparation, Olivier a partagé, avec les indigènes présents, une timbale de blé concassé, avec carottes, choux, sauce épicée et un morceau de poissons. Tous ont puisé dans le plat, chacun avec sa cuillère, un peu comme s'ils tournaient une fondue au fromage.

Et nous, pendant ce temps-là, après nous être installés, avec en prime une bonne bière, Pierre et moi profitons déjà de la piscine entourée d'un jardin fleuri, bordée d'un côté du bar et de l'autre de la terrasse du restaurant alors que Raymond et Daniel se reposent un peu dans leur chambre.

Pierre me demande ce qui se passe avec Raymond. Je lui explique pourquoi il est fâché. Quelques instants plus tard Raymond arrive à la piscine. Il semble toujours bouder mais vient quand même vers nous. Pierre, sans détour, reconnaît sa maladresse et présente ses excuses à Raymond qui les accepte et retrouve immédiatement sa bonne humeur et son sens de l'humour, en s'exclamant « Futilité ».

Olivier est de retour aux environs de 18h30. Il va se préparer pour le souper prévu à 20h00.

On a bien mangé et, comme demain c'est journée de repos, la soirée s'est poursuivie dans la joie et la bonne humeur jusque tard dans la nuit... c'était la kermesse de la 7e compagnie agrémentée de quelques chansons à joyeuses, à peine paillardes mais jamais terminées faute de connaissances des paroles. C'étaient plutôt des « lalala » qui, plus la soirée avançait, plus l'air était faux et la tonalité forte... et on est allé se coucher sans avoir soif.

Jeudi 11 décembre 2014 St-Louis 1ère et seule journée de repos

Après une nuit réparatrice, chacun se lève à l'heure qui lui convient. Pour moi ce sera 09h30 avec petit déjeuner à 10h, seul en terrasse au bord de la piscine. En attendant les autres, je profite de ranger le chargement et laver les vitres poussiéreuses du Pajero pour qu'il soit prêt pour demain matin.

Vers 11h30, on se rend en taxi à St-Louis, l'une des plus grandes villes du Sénégal et, historiquement, l'une des plus importantes, souvent appelée « Saint-Louis-du-Sénégal ». Elle se situe à l'embouchure du fleuve Sénégal, à 264 km au nord de la capitale du pays, Dakar, près de la frontière avec la Mauritanie.

Saint-Louis aurait selon certaines sources existé bien avant l'arrivée des Européens, fondée quelques siècles auparavant par des caravaniers marocains, elle était à l'époque un centre de transit pour les caravanes qui y faisaient halte. Officiellement, elle fut fondée en 1659, sur l'île homonyme du fleuve Sénégal, longue de 2 km et large de 300 m, par des marins de Dieppe (Normandie) et fut baptisée ainsi en l'honneur du roi de France régnant Louis XIV, au travers de son ancêtre et homonyme Saint Louis. Le 2 juillet 1816, La Méduse, frégate de trois mâts transportant à Saint-Louis le nouveau gouverneur du Sénégal Julien Schmaltz, avec 400 personnes à bord, fit naufrage sur les côtes de Mauritanie, s'échouant dans les sables du banc d'Arguin, au nord de Saint-Louis. Cet épisode fut immortalisé par le peintre Théodore Géricault dans le radeau de la Méduse (Musée du Louvre).

Pierre Loti habita au « 32 rue Marge » où il y écrivit Roman d'un spahi.

Le 12 mai 1930, l'aviateur français Jean Mermoz partit de Saint-Louis-du-Sénégal afin de réaliser la première liaison postale transatlantique sans escale qui le mena jusqu'à Natal au Brésil. Le succès de ce vol permit à l'aéropostale d'établir de manière définitive une liaison aérienne régulière entre Toulouse et Santiago du Chili.

Le taxi nous dépose au centre de la ville près de l'hôtel de la Poste. Immédiatement l'on est abordé par des vendeurs en tous genres qui ne parviennent pas à nous séduire, surtout parce que notre voyage est encore long jusqu'à Ouahigouya.

Cette fois ça y est on est en Afrique. Il ne faut plus penser européen. Pour vous le prouvez laissez-moi vous raconter une petite scène significative. Légèrement attardé je marche tranquillement lorsqu'un de ces marchands m'aborde pour me vendre une djellaba, longue robe amples avec capuchons d'origines berbères, portée par les hommes, surtout en Algérie et au Maroc. Malgré ses arguments je refuse mais n'arrive pas en m'en débarrasser. En désespoir de cause je lui dit que je suis pressé, que je dois rejoindre mes amis pour le dîner. Là il s'arrête net, me tape la main sur l'épaule et me dit : « Vous les européens vous êtes fous, vous courez toujours après le temps ! Ici on est jamais pressé, le temps nous court après mais nous rattrape jamais ». À méditer.

Durant cet épisode, nous marchions de l'hôtel de la Poste, vers son restaurant, le Flamengo situé un peu plus loin au bord du Fleuve d'où nous avons une vue exceptionnelle sur le célèbre et magnifique pont Faidherbe, construit entre 1891 date de la décision d'entreprendre les travaux et 1897, date de l'inauguration le 14 juillet. C'est généralement par le pont Faidherbe, unique point de passage vers l'île historique de Saint-Louis du Sénégal, que le visiteur découvre la ville et son prestigieux passé. Il porte le nom de Louis Léon César Faidherbe, administrateur colonial du Sénégal de l'époque.

Dans cet excellent restaurant français, on se délecte de poissons, viandes et de glaces maisons. Le choix des vins est grand et l'on s'offre une délicieuse bouteille de bordeaux si mon souvenir est exact. Fatigué, le groupe ne songe que de rentrer se reposer au Ranch Bango. Pierre nous propose quand même de faire un tour de ville en taxi ce qui nous amène à visiter le Keur Dada l'hôtel le plus

luxueux de la région.

Une fois de retour, fin d'après-midi libre. Chacun vague à ce qui lui plaît jusque vers 18h30, heure de l'apéro. Ce lendemain d'hier l'apéro est surtout composé de jus fruit, schwepps et autres boissons non alcoolisées excepté pour Olivier qui n'avait pas exagérer la veille et qui s'offre un bon coup de blanc. Le souper est excellent : crème de potirons, fricassée de poulet avec fondant au chocolat, cigare, café et dodo.

Lors de notre halte nous apprenons des indigènes qu'une tempête de sable est attendue dans 3 jours et que ça dure 3 jours... un peu comme le « Foehn » chez nous mais, ici il n'y a pas la neige après.

Plus important, nous apprenons qu'aujourd'hui, 11 décembre 2014, la communauté musulmanes des mourides célèbre la 120e édition du Grand Magal de Touba. Ce jour, d'actions de grâce et d'adoration de Dieu, marque le départ en exil au Gabon, en 1895, de son fondateur, le Cheikh Ahmadou Bamba Mbacké, dit Khadimoul Rassoul ce qui signifie en arabe « serviteur du prophète Mahomet ».

A l'approche de ce pèlerinage, Touba, ville sénégalaise signifiant en arabe « Rédemption » et capitale des mourides s'est déjà transformée en une véritable fourmilière humaine. En effet, chaque année des millions de personnes venues des quatre coins du monde convergent vers la ville sainte pour rendre hommage au Serigne ou Marabout de Touba, Khadimoul Rassoul, théologien, juriste musulman et soufi, l'une des figures les plus importantes de l'islam de la région.

Sur conseils avisés des autochtones et par prudence, nous décidons de remonter le fleuve Sénégal par sa rive gauche plutôt de passer par Touba et Tambacounda, chef-lieu du territoire qui porte son nom, le plus grand du Sénégal, mais aussi le plus dépourvu d'économie et avec la plus faible densité de population.

Vendredi 12 décembre 2014
St-Louis du Sénégal - Ouro Sogui
416 km

À 07h15 on se retrouve au bord de la piscine pour un copieux petit déjeuner continental. Puis nous chargeons les véhicules, nettoyées par le gentil gardien de nuit que Raymond remercie à sa façon, c'est-à-dire, généreusement et discrètement. Il est 08h00, nous voilà parti comme prévu.

La route est neuve avec de belles lignes blanches pour en délimiter les bords, un vrai billard. Jusqu'après Richard Toll, ville considérée comme le grenier à sucre du Sénégal, notre vitesse de croisière se situe près de 100 km/h. Richard Toll est aussi une zone de chasse et de pêche très appréciée ainsi que le point de passage principal vers la Mauritanie. Rosso, première ville mauritanienne de l'autre côté du fleuve, est à moins de six kilomètres de Richard-Toll. Le ferry effectue des liaisons régulières mais l'attente est parfois longue. Le seul autre point de passage en véhicule est de toute façon le barrage de Diama situé au bout de la piste de Mbakhana, près de Saint-Louis. Celle que nous avons empruntée le 10 décembre pour ne pas subir une interminable attente assurée.

Puis il faut déchanter. À peu près à mi-parcours, on traverse, sur 2 à 3 km, une zone de travaux. À la sortie de ce secteur, comme dirait les commentateurs de

Paris-Roubaix, le peloton des trois véhicules échappés emprunte une chaussée dégradée, parsemée de nombreux nids de poules, de profondeurs et de diamètres différents. Il faut slalomer pour les éviter ou rouler sur les bas-côtés, comme le font les coureurs pour éviter les pavés. Notre moyenne tombe entre 20 et 30 km/h.

Vers midi, premier arrêt au bord de la route pour le dîner pique-nique composé de café, pain, viande séchée et surtout déguster l'excellent cake préparé par Lesbeth, l'épouse de Daniel, faut-il. Vous le rappeler, pour l'anniversaire de Raymond qu'on avait tous oublié le 18 novembre. Pour se faire pardonner, nous avons illuminé le gâteau d'une belle bougie. Après le traditionnel « Happy Birthday » interprété à la manière des soldats, c'est-à-dire dans la plus grande cacophonie, Raymond souffla la bougie. Ému, il nous récita, d'un trait et sans bégayer la poésie de son petit lapin qu'il tenait en réserve pour la circonstance : « Mon petit lapin as-tu du chagrin? Tu ne sautes plus dans mon jardin, saute lapin, saute lapin mon petit coquin ».

En plus de cette petite fête improvisée, nous avons vécu un autre premier moment inoubliable, d'autres de la même trempe suivront : la rencontre d'enfants et de leurs mamans. Ils étaient venus d'on ne sait où ? Peut-être de quelques cases qu'on apercevait sur notre gauche. Ils nous entouraient. Leurs visages étaient éclairés d'un resplendissant sourire. On leur a donné quelques friandises. Ils nous ont remerciés. Lors de ces rencontres, toujours inattendue, nous avons découvert la sensibilité et le grand cœur de Raymond. Il voulait tout partager, tout donner. On le sentait sincèrement ému, au point presque de vouloir fonder une mission à chaque arrêt.

Les femmes, aux visages lisses, éclairés par de grands et profonds yeux noirs et ronds, portaient de magnifiques robes multicolores. Il s'en dégageait une grande dignité. Les enfants, vêtus d'habits plus ou moins propres, jouaient avec rien, insouciant comme devrait l'être tous les enfants du monde.

Notre conception européenne de l'existence aurait pu nous pousser à les plaindre, pourtant tous étaient heureux et contents de leur vie, archaïque à nos yeux mais tellement saine et dépourvue de toutes contraintes modernes.

Un peu chamboulés par ce que nous avons vécu, nous reprenons notre route. À peine avons-nous effectués quelques kilomètres que faute à une ornière non évitée, le Zèbre s'arrête net, plus un ton comme on dit. Cet incident me rappelle qu'une fois dans la forêt de Bouzerou, vous vous souvenez Bouzerou où tout a commencé pour moi, Il m'est arrivé la même chose : le système de sécurité avait fonctionné, le disjoncteur électrique s'était déclenché suite à un choc sous la voiture. Pour repartir, je l'ai su, grâce à un coup de fil à mon garagiste, il a suffi de réenclencher ce fusible en enfonçant le bouton qui le commande.

On s'affaire autour de la victime, je suggère mon idée. Vu mes connaissances en mécanique, elle n'est pas prise au sérieux... et pourtant ? Olivier, notre spécialiste en moteur essaie par tous les moyens de déceler la panne. Après plus d'une heure d'investigation il pense que c'est la pompe à essence. Mais où est fourrée cette sacrée pompe à essence. Pour le savoir Olivier, téléphone à M. Bandieri, le réparateur du Zèbre en Suisse. Bien lui en a pris, car il apprend qu'il suffit d'appuyer sur un contacteur placé près de la batterie. Il trouve le bouton. Il l'enfonce et ça redémarre. Plus de peur que de mal et moi je marre sous cape. On devra répé-

ter plusieurs fois l'opération car à chaque secousse importante l'interrupteur de sécurité se déclenche.

À l'entrée d'Oourossogui on s'arrête pour effectuer les pleins des véhicules, en en profite pour se dégourdir les jambes. Je vis là un moment pour le moins insolite. Alors que je me promène en manches courtes, quelques jeunes filles de 15 à 20 ans passent près de moi et s'extasie devant les poils de mes bras. Elles me paraissent subjuguées par ces poils. Il y en a même une qui me demande si elle peut toucher. Bien sûr j'accepte et s'est ainsi que, pour la première fois de ma vie, mes deux bras sont caressés par plusieurs filles à la fois. Caresses bien innocentes et furtives : c'étaient les poils qui les intéressaient pas le bonhomme. Elles sont parties en riant.

La caravane reprend sa route pour Oourossogui, fondée au XVIIe siècle par des nomades Peulhs en provenance de l'Est, en particulier du Mali, située au carrefour de deux routes nationales, celle qui longe le fleuve Sénégal, notre itinéraire et celle qui traverse le pays via Linguère. Oourossogui doit beaucoup à ses immigrés : adduction d'eau, maintenance du forage à l'époque du président Senghor, organisation de l'hôpital, sauvegarde du cimetière etc. La ville peut remercier ses enfants immigrés. Par leur implication dans la gestion des affaires, Oourossogui a connu un important développement et a vu sa population plus que doubler ces dix dernières années.

Arrivé à l'hôtel réservé, force est de constater que celui-ci est vraiment en-dessous du minimum. Un ou deux km avant nous avons repéré un magnifique hôtel. Récemment construit il ne figurait pas encore sur le pourtant dernier guide du routard utilisé par Pierre. On revient sur nos pas. L'hôtel peut nous accueillir. L'endroit est magnifique avec parking fermé et gardé, chambres avec climatisation, piscine et Wifi. Après nous être installé, comme d'habitude, et oui il y a des habitudes qui se sont établies entre nous, comme d'habitude donc on se retrouve vers 19h30 pour le souper. Ce soir, au bord d'une piscine, notre repas est composé de crevettes grillées, et riz, le tout arrosé de la Syhra du Pays d'Oc tirée du Zèbre. Contrairement aux autres constamment dérangés par les moustiques, j'ai bien dormi.

Samedi 13 décembre 2014
Ouro-Sugui (Sénégal) - Kayes (Mali)
301 km

Le petit déjeuner, composé de café soluble, pain et confiture est servi à 07h30. L'étape du jour est lancée à 08h00. Pas trop longue, elle est truffée de pièges, route en mauvais état parsemée de trous plus ou moins grands et profonds et passage de deux frontières du Sénégal pour le quitter et du Mali pour y entrer. Mais, une journée exceptionnellement belle, variée et colorée et pleine de découvertes commence.

Lors de notre premier arrêt pique-nique, on aperçoit à 300m quelque chose comme un garage, en réalité une maison d'habitation. A proximité d'elle trois enfants jouent. On leur fait signe. Un apeuré peut-être, retourne vers sa maison et disparaît. Deux s'approchent, puis arrivés à une cinquantaine de mètres apeurés ils reculent. Raymond, pour les attirer leur lance des sucettes. Ce, geste m'a mis dans une colère rouge. À mes yeux, c'était comme s'il était dans un zoo et qu'il jetait des cacahuètes à des singes. Je lui ai dit sèchement que je trouvais cela inadmissible. Il m'a gentiment expliqué qu'il ne voyait aucun mal à ça et j'ai compris qu'effectivement, venant de sa part, de son grand cœur, il n'y avait derrière ce

geste aucune supériorité, aucun dédain. Finalement les enfants sont venus vers nous. Un peu plus tard est arrivée la maman habillée d'une longue robe multicolore à prédominance bleue. Avant de repartir on a effectué quelques belles photos.

Lors d'un autre arrêt nous avons pu admirer près d'un étang, une cohorte de singes, plus de dix, peut-être vingt, venus se désaltérer. Au bruit de nos moteurs ils se sont enfuis, ou plutôt ils sont partis un peu plus loin et curieux, ils se sont arrêtés pour nous épier. Tout doucement, je m'approchais d'eux pour essayer de les filmer avec mon ipad. Attentifs, il m'ont vu et ont déguerpis, je les ai bien vus mais sur la vidéo on les devine. Par contre j'ai photographié, me semble-t-il, un colibri multicolore sur un arbre. Il y en avait plusieurs.

À 14h20 nous arrivons au poste frontière sénégalais de Kidira, dans la région historique du Boundou, autrefois carrefour économique, aujourd'hui principal point de passage vers le Mali. Les formalités pour sortir du Sénégal sont vite réalisées, grâce bien sûr à deux ou trois chemises militaires suisses.

Le plus dur reste à faire : entrer au Mali. En se faufilant entre deux haies de camions stationnés de part et d'autre de la route, sur 3 à 4 kilomètres, comme des spectateurs passionnés et débordants sur le dernier tronçon d'un col mythique du Tour de France, tel le Galibier dans les alpes ou le Tourmalet dans les Pyrénées, nous arrivons à Diboli, perdu au bord du fleuve Sénégal, sur les limites du territoire malien. C'est dans ce village que se trouve le tout premier poste des douanes maliennes ce qui lui confère une intense activité économique, dictée par le rythme des échanges commerciaux entre le Mali et le Sénégal.

Pierre nous rappelle de rester près des voitures. Il fait chaud, très chaud pas loin de 36 degrés. Pierre se rend au local des douanes. Avec sa petite valise il me fait penser à un marchand de savonnette. Après 5 minutes il revient tout content et nous déclare solennellement : « ça devrait aller vite, tout est informatisés ». Pourtant ça va long. Il nous appelle chaque chauffeur officiel des voitures doit aller signer un formulaire et ça traîne encore. Pierre m'appelle je me rends au poste, pas digne du plus piteux local de garde que j'aie rencontré durant mon service militaire.

Pierre me présente comme colonel de l'Armée suisse (mon grade est lieutenant-colonel, je vous en déjà parlé). Comme un seul homme les militaires et policiers présents se lèvent et me saluent. Je leur rends leur salut. Pierre, en plaisantant, me tape sur le ventre et dit : « les colonels de l'armée suisse se portent bien. Ils sont bien nourris ». Moi je me marre, mais ça ne fait rire que moi. Les fonctionnaires en uniformes semblent choqués. Ils font remarquer à Pierre que cette remarque est déplacée. Là je suis quand même étonné. Malgré trois chemises distribuées à celui qui semblait être le chef à l'extérieur de la cambuse, on ne pas appeler ce poste de douane autrement, les démarches durent, durent.... Et finalement il est 16h50 lorsque nous pouvons enfin reprendre la route.

Dès maintenant, nous admirons de chaque côté de la route les baobabs africains, arbres typiques de l'Afrique tropicale sèche. Emblème de la Guinée, c'est un arbre sacré pour plusieurs cultures. C'est aussi un arbre à palabres qu'il est malvenu ou sacrilège de couper. Au tronc ventru et au bois mou gorgé d'eau, il a souvent une allure caractéristique de bouteille. Il est généralement très massif et peut atteindre 25 mètres de haut et plus de 12 mètres de circonférence ; son diamètre atteint 5 à

7 mètres. Il présente au sommet du tronc une couronne de branches irrégulières et dépourvues de feuilles neuf mois sur douze. En tout cas, les feuilles sont absentes tout au long de la saison sèche, ce qui peut représenter une longue période dans les zones où la saison des pluies est courte, c'est une des explications à son appellation « l'arbre à l'envers » car il paraît avoir été retourné tête en bas.

L'écorce est fibreuse, grise et lisse, ce qui lui confère un aspect presque luisant lorsqu'elle est vue de loin, quelquefois irrégulièrement tuberculée. Elle a la particularité de pouvoir se régénérer. Le bois est mou et spongieux. Le fruit du baobab, pain de singe, se présente sous une forme oblongue qui peut atteindre jusqu'à 30 cm de long. Il est entouré d'une coque assez dure, ligneuse, et contient plusieurs centaines de graines enrobées d'une pulpe déshydratée. D'ailleurs son nom vient de l'arabe bu hibab, fruit à nombreuses graines.

Insolite, quelques kilomètres avant d'atteindre notre but nous subissons un contrôle de police. Rien de plus normal, nous avons en déjà franchis plusieurs. Ce qui est original ici c'est le barrage lui-même : 2 vieux tonneaux tout cabossés, une perche de métal en travers, une cahute où s'est assis le gendarme et un gars qui, sur signe du contrôleur, lève la barrière. On se serait cru au milieu d'enfants jouant aux petits douaniers.

Nous voilà enfin à Kayes. Il est 19h20. On prend nos cantonnements dans un superbe hôtel avec parking gardé et piscine mais nous n'en avons pas profité. On s'installe et l'on se trouve pour le souper. On se tape «una mervilloza Pizza» avec notre rouge à nous, sous une immense tonnelle circulaire, avec musique d'ambiance. Quelle journée ! Quelle belle journée on est heureux et l'on part se coucher fatigué certes mais content.

Dimanche 14 décembre 2014

Kayes - Bamako

650 km soit 14h30' sur routes difficiles et pafos détériorées

On se réveille à Kayes, surnommée « la cocotte-minute de l'Afrique » en raison de ses températures très élevées. En effet, elle est entourée de massifs montagneux très riches en fer qui contribuent à l'élévation de la température. Son nom vient du soninké, un des nombreux dialectes, du mot karré qui signifie « marigot » : bas-fond humide, inondé en saison de pluie. C'est la capitale de la première région administrative et le chef-lieu du cercle qui porte son nom.

Bamako se trouve à 650km. C'est la plus longue étape et certainement aussi la plus difficile. Elle durera 14h30' : départ à 07h00 et arrivée à 21h30.

Située sur les rives du fleuve Niger, appelé Djoliba « le fleuve du sang », la ville, construite dans une cuvette entourée de collines est la capitale du Mali, le centre administratif du pays, un important port fluvial sur le Niger et un centre commercial pour toute sa région, dans le sud-ouest du pays. En 2009, la ville compte 1 809 106 habitants, appelés Bamakois. Son rythme de croissance urbaine est actuellement le plus élevé d'Afrique et le sixième au monde. Bamako est érigée en district et divisée en six communes dirigées par des maires élus. Adama Sangaré est le maire du district de Bamako.

On roule, par tranche de deux à trois heures. Au premier arrêt, pause-café, l'on constate un début d'infection au coude droit de Raymond, probablement dû à une

épine de ronce.

On repart, plus on avance, plus la route se dégrade.

Tout au long de notre route nous croisons des personnes, généralement des femmes et des enfants qui vont on ne sait où ? Certaines circulent d'est en ouest d'autres d'ouest en est. Elles se déplacent le plus souvent à pieds, parfois avec une charrette haute à deux roues, avec seulement un plancher sans barrières et tirée, certainement en fonction des moyens financiers à disposition par un, deux ou trois petits mais robustes ânes gris. La femme marche à côté et guide le convoi. Les enfants sont sur la charrette pêle-mêle avec les éventuelles marchandises.

Les taxis-brousse, il faut les avoir vu pour y croire. Un oeuf plein de la sorte aurait à coups sûrs explosé. Les gens s'entassent partout, à l'intérieur, sur le toit, sur les marches-pieds et jusque sur l'échelle d'accès au toit. Tant qu'il n'y a pas d'accident ça passe, mais en cas d'accros les morts se comptent par dizaines. On apprendra le journal à Ouagadougou, l'accident d'une taxi-brousse avec 18 morts. Un autre constat nous a marqué. Lorsqu'il y a un accident les véhicules sont la plus part du temps laissés sur place. Ils sont démontés jusqu'au dernier boulon, jusqu'à la dernière visse.

Lors de notre deuxième arrêt, quelques kilomètres après la frontière malienne, nous avons assisté à une scène hors du temps, belle, émouvante et chargée de gentillesse avec des reflets de bonheur. Une maman conduisant sa charrette hippomobile tractée par deux moteurs animaliers et occupée par deux enfants. Elle avançait sur la droite de la chaussée en direction de l'est. Arrivée à notre hauteur elle s'arrête. Joyeuse, elle se met à danser et à chanter au milieu de la route. Vêtue d'une robe multicolore elle sautille trépigne et ses seins lourds et libres sous son habit balancent de droite et de gauche à sens contraire de son arrière train cambré typique des africaines. Sans gêne, cette mère de famille, nous souhaite à sa façon la bienvenue dans son pays. Elle était heureuse et le montrait.

Vers 19h00, le jour s'éteint. On cherche un hôtel car on est encore à plus de 100km de Bamako. On s'arrête dans un petit bled recommandé par une personne auprès de laquelle Pierre s'était renseigné. L'endroit est bien mais les chambres, à l'exception d'une, ne sont pas habitables et le prix exorbitant. On décide de tirer jusqu'à Bamako. Olivier roule devant. Il essaie de repérer les dangers et les communique par radio. Ah oui, j'avais oublié de vous dire chaque voiture était équipée d'un talkie-walkie. La route devient franchement pourrie. Il fait nuit. On roule entre 20 et 40 km/h. Les phares du patrol ne fonctionnent qu'en position route.

Sur plus de 12km on traverse la banlieue de Bamako animée d'une vie trépidante et d'un trafic d'enfer : ça grouille de partout. C'est très pénible, il faut être vigilant. Il y a du monde partout sur la route, qu'ils soient à pieds, à vélo ou en charrette, personne n'est éclairé. Il en va de même de la plupart des motos et de quelques voitures. Je me demande encore aujourd'hui comment cela se fait-il que nous n'ayons écrasé personne ?

Ce n'est qu'à 21h30 qu'on arrive à l'hôtel. Pierre propose que nous déposions nos bagages dans les chambres, simples mais confortables et que nous rendions dans un restaurant tenu par une suisse pour y manger une fondue. Le groupe, fatigué, refuse cette proposition. Il préfère tourner la fondue toute prête « Gerber

» que nous avons amené avec nous, caquelon et le réchaud compris. Daniel, Raymond et Olivier se rendent au Zèbre et ramène tout le nécessaire. La préparation passe par la cuisinière à gaz mise à disposition par l'hôte et voilà le caquelon sur le réchaud et dans la bonne humeur, comme il se doit pour une fondue, on se la tourne dans la cour intérieure en plein air, accompagnée de deux excellentes bouteilles d'Épesse « La Crosse » à Massy. Il est presque 23h00. Les tensions de la journée s'apaisent. On parle de la suite du voyage.

Finalement, au lieu de la journée de repos planifiée ici, on décide de couper la prochaine étape en deux et de rouler demain déjà pour un parcours beaucoup plus court et selon nos renseignements, sur une route très bien entretenue avec comme conséquence qu'on pourra se mettre en route plus tard et faire grasse matinée.

Nous avons également planifié la suite du parcours, à savoir : mardi 16, Bobo Dioulasso, mercredi 17 Ouagadougou, jeudi 18, vendredi 19 et samedi 20 Ouahigouya, dimanche 21 Ouagadougou et lundi 22 vol de retour en Suisse avec Royal Air Maroc, par Casablanca.

Bonne nuit, même si Bamako ne semble jamais dormir.

Lundi 15 décembre 2014
Bamako - Sikasso
377 km

La terrasse, sur le toit de l'hôtel, déjà ensoleillée nous accueille pour le petit déjeuner. L'endroit est magnifique, avec vue vers le fleuve Niger qui traverse Bamako du Nord au Sud. On en profite pour effectuer des photos du groupe prises par le garçon de service.

C'est par une belle journée que quittons l'hôtel. Le chemin en terre battue que nous empruntons pour rejoindre la route principale est complètement défoncé. On passe devant deux bamakois, jouant les bouchers, en train de dépecer, à la machette, une vache à même le sol, sans autre précaution d'hygiène qu'avoir déposé la bête sur un drap blanc déjà tout maculé de sang et de boue sanguine.

Le zèbre, conduit par Pierre, roule en premier. À sa demande et en se rappelant Tiznit, je me suis installé à ses côtés pour lire la carte. Avec le plan de la ville sur mon ipad, je choisis le parcours pour la quitter. Malgré une intense circulation, c'est le moins qu'on puisse dire, en particulier des motos, vraiment impressionnant, on s'en tire sans un détour et on se retrouve en moins d'un quart d'heure à l'entrée de la RN7. Avant de s'y engager, on fait le plein. Daniel reprend sa place dans le zèbre, je retrouve Raymond dans la pajero et Olivier roule seul, devant dans ce qui est devenu son patrol. Jusqu'à Sikasso, nous emprunterons tour à tour, la RN6, la RR23, la RR20 et la RN 11. Toutes ces routes sont en excellent état et nous pouvons rouler à bonne allure, comme le petit garçon qui aime les confitures (souvenir d'enfance).

Pour une fois notre pause-café, n'est ponctuée d'aucune visite. On est seul un peu en retrait de la route, au milieu des baobabas.

Et c'est reparti. Après quelques kilomètres, je remplace Olivier au volant du Patrol afin que notre photographe, s'installe dans la pajero pour filmer en travelling, par

le toit ouvrant, le zèbre se faufile dans les rues encombrées et commerçantes de magnifiques villages typiques. Une fois ces images immortalisées sur la pellicule, on s'arrête et je reprends ma place de copilote dans le pajero.

Raymond a toujours très mal au coude. Il est fiévreux, il se sent fatigué et guidé par la prudence, il me demande de prendre le volant. Durant tout le voyage nos choix ont été dictés par la prudence et non par l'enthousiasme. C'était encore le cas ce matin au départ, Pierre, nous proposait de passer par la région des lacs légèrement au nord-est de Bamako, beaucoup plus belle mais plus dangereuse. Par prudence, nous avons opté pour le sud. Bien nous en a pris, car nous apprendrons plus tard, par nos amis suisses rencontrés à l'entrée de la Mauritanie, que la route envisagée ne peut être empruntée que sous escorte.

À 16h00 nous arrivons à Sikasso. Seconde ville du Mali par sa population, elle se situe à 45 km de la frontière burkinabée. Notre objectif se rapproche. Ville-carrefour entre les pays côtiers : Togo, Bénin, Ghana, Côte d'Ivoire et les pays enclavés : Burkina Faso et Mali, elle bénéficie d'un climat sous-tropical avec des précipitations très abondantes durant la saison des pluies (298,6 mm de hauteur de pluie pour le mois le plus arrosé), la production agricole est abondante. Les fruits et légumes sont disponibles toute l'année et l'autosuffisance alimentaire est assurée à la différence du reste du Mali.

Vu la vétusté de l'auberge pré-réservé, on descend à l'hôtel du Cinquantenaire, 5 étoiles, avec piscine. À peine installé, on se rend à la piscine. Malgré notre grande envie de nous baigner, nous avons renoncé car nous n'avons pas trouvé l'eau si belle qu'à la Claire Fontaine. Au contraire elle était verdâtre et huileuse. Le garçon de service nous explique que les produits de désinfection sont bloqués à Bamako. Alors plutôt que de piquer une tête, nous nous contentons d'une bière régionale, excellente au demeurant. La température est agréable. Grâce au wifi chacun vaque à ses petites affaires : mail, internet, sms, skype ! Presque partout, les hôtels étaient équipés de wifi.

Pour terminer cette belle journée, nous nous retrouvons à la terrasse à 19h30 pour l'apéro et le souper : salade de thon aux avocats, poulet sauté à l'ail, rouge de chez Chenêt. On passe une excellente soirée et une nuit pleine de rêves.

Mardi 16 décembre 2014
Sikasso - Bobo Dioulasso
184 km

Selon le rythme habituel et par un temps radieux, nous prenons notre déjeuner à 07h30 et quittons Sikasso à 08h00 non sans avoir fait le plein des véhicules.

Même s'ils roulent à peu près n'importe comment, surtout avec leurs mobylettes, il faut quand même savoir qu'ils appliquent les règles de la circulation. Encore en ville, Olivier coupe un carrefour par la gauche. Il est immédiatement arrêté et sanctionné. Heureusement, 2 ou 3 chemises militaires jouent leurs rôles et l'on s'en tire sans amende.

Très rapidement on se trouve à la frontière. La sortie du Mali s'opère en un temps record, un peu comme quand on passe de Suisse en France du côté de St-Gingolph, par exemple.

Pour entrer au Burkina Faso, les contrôles administratifs, sont, pour lutter contre «Ébola », doublés d'un contrôle sanitaire, réalisé par un médecin assisté de deux infirmiers. Contrôle simple, mais semble-t-il efficace. On nous prend la température. Si celle-ci est normale tout est en ordre. Si celle-ci est trop élevée, et ce fut le cas pour Raymond, le médecin ausculte plus en détail. Tout de suite, il a constaté que cette fièvre était due à l'infection du coude et d'une des jambes de Raymond, causée par des épines de ronces. Si mon souvenir est exact, il lui a donné une pommade et rédigé une ordonnance utilisée à la première pharmacie qu'on a rencontrée au bord de la route quelques kilomètres plus loin. Il nous a déclarés non contaminés par «Ébola » et médicalement parlant autorisés à entrer au Burkina Faso.

Pendant ce temps, plusieurs d'entre nous avons pris des photos. Le chef de la police nous appelle sous la tonnelle qui lui sert de bureau. Il nous signale que les photos sont interdites aux postes frontières. Il confisque nos appareils et efface les prises de vues qui lui semblent relever du secret militaire. En ce qui me concerne ce n'était que 2 enfants avec rien de particulier en arrière-plan, je n'ai pas eu besoin de les effacer. Le mentor semblait ignorer, en tous les cas pour mon ipad, que les photos effacées se classent automatiquement dans un répertoire « photos effacées récemment » et qu'elles sont facilement récupérables.

Un dernier contrôle, un peu sévère, nous retient, mais avec deux chemises militaires suisses en moins, nous voilà au Burkina Faso.

Notre chemin se poursuit sur une route en parfait état, un véritable ruban de velours. C'est le moment de vous parler des camions qui circulent par ici. Invraisemblable, il faut l'avoir vu pour le croire. On se trouve sur l'axe très important Dakar-Bamako-Ouagadougou. Bien sûr il y a des camions en parfait état qui pourraient rouler chez nous mais, à vue de nez, ils représentent au grand maximum 5%. Les autres sont de vieux véhicules, chez nous, tout juste bon pour la casse. Parlons dans l'ordre du chargement, des bricolages, des pneus et des accidents.

Les chargements atteignent des hauteurs jusqu'à plus de deux fois la cabine. Ils sont tout biscornus et semblent tenir en place par la force du raisonnement et de l'insouciance.

Des bricolages étranges sont souvent installés sous les camions. Comme il n'y a pas de couchettes dans les cabines et qu'un transport peut durer une à deux semaines, ils ont aménagés sous presque tous les camions des litières en bois, fixées on ne sait trop comment. Chauffeurs et camions ne font qu'un. Comme des époux ils vivent ensemble pour le meilleur et pour le pire.... Malheureusement trop souvent le pire.

Les pneus, alors là ça dépasse tout, du jamais vu. Pour bien comprendre, il faut considérer que des pneus trop usés chez nous sont quasiment considérés là-bas comme neufs. Alors imaginez l'état général des pneus. Ils me faisaient penser aux pulls en laine de notre enfance, dont les coudes usés sur les bancs d'école étaient devenus transparents. Certains paraissaient avoir été recousus à la manière d'un plastron sur le pantalon d'un clochard. D'autres laissaient apparaître des torsades, telles des cordes de guitare. Ils semblaient prêts pour un concert, concert dissonnant tant les cordes étaient détendues, effilochées et même cassées.

Dans ces conditions les accidents sont évidemment nombreux et très grave. On

n'a été témoin d'aucun, mais souvent on en a vu les restes. Les camions sont laissés au bord de la route. Ils sont dépecés à la manière d'une hyène dévorant sa proie jusqu'au squelette. Il n'en reste que la carcasse. Il a vu de même des voitures accidentées.

Sans encombre on atteint Bobo Dioulasso vivante et grouillante, ville du Burkina Faso, la deuxième en population après Ouagadougou. C'est la capitale de la région des Hauts-Bassins, de la province du Houet et préfecture du département du même nom.

Baptisée ainsi par les colons, son nom signifie « la maison des Bobo-dioula ». Sa gare, sur la ligne reliant Abidjan et Ouagadougou, est d'une étonnante architecture.

Il est 15h30. On fait le plein à la station Shell et un garçon en scooter, nous guide jusqu'à l'hôtel Pacha, tenu par un Genevois, Gibus (Terrier). Une fois installé dans nos chambres simples mais propres on se retrouve au bar pour l'apéro « mauresque » et une bouteille de fendant, malheureusement pas assez fraîche.

Les trois véhicules sont garés dans la cour intérieure. Arrive encore une Toyota V8 conduite par un Français qui achète des voitures d'occasion en Pologne et les revend en Afrique. Un gars assez exubérant mais sympa. Il nous confirme que la route qui traverse le Mali du Nord au Sud n'est autorisée que sous escorte. Il a rendez-vous avec son revendeur. On boit l'apéro ensemble et, comme toujours dans ces cas-là on refait le monde.

Malgré que le mardi est jour de fermeture, Gibus, également volubile et sympa s'est arrangé pour nous servir à souper. Il a convoqué son personnel. On se délecte d'excellentes pizzas au feu de bois accompagnée d'un « pif », nom pour un coup de rouge de Gibus.

Daniel, Pierre et Raymond sortent boire un verre dans un maquis. Olivier et moi restons à l'hôtel et buvons encore un dernier verre au bar avec Gibus, le vrai Genevois et notre ami français. Dans une ambiance très africaine, ça discute ferme de politique.

Les autres sont de retour et on va tous se coucher.

Mercredi 17 décembre 2014
Bobo Diaoulasso - Ouagadougou
371 km

En compagnie du Français et de ses deux « collaborateurs » nous prenons un copieux « petitdèje », café, pain, beurre et confiture.

Après les adieux d'usage, nous entamons notre avant-dernière étape. La route est superbe. Soudain on nous klaxonne. C'est notre vendeur de voitures qui nous fait signe. On s'arrête. Il rend à Oliver l'oreiller qu'il avait oublié à l'hôtel, car ne pouvant s'endormir, Olivier s'était levé au milieu de la nuit pour prendre dans sa voiture son oreiller personnel de voyage.

Vers midi, nous guidon le grande route où se côtoient aussi bien des camions, voitures, des motos, des vélos et même des chars bœufs. Nous nous engageons

dans un petit chemin vicinal pour notre désormais traditionnel pique-nique. Un charreton, tiré par un âne, se rapproche. Trois enfants sont installés sur le pont. Le conducteur semble être le grand frère. Tout d'abord effrayés, ils n'osent pas s'avancer. Après nous avoir bien examiné, ils passent près de nous et continuent leur chemin, certainement pour aller travailler dans un champ de maïs un peu plus loin. Olivier en profite pour les mitrailler de photos.

Un peu plus loin, renversé sur le bas-côté, gît la carcasse d'un camion. Il ressemble au squelette d'une gazelle après que les vautours l'aient dépouillé de toute chair.

On reprend la route. Pierre me passe le volant et je pilote le Zèbre jusqu'à Ouagadougou, appelée familièrement Ouaga d'où le nom de ses habitants : les Ouagalais. Capitale et plus grande ville du Burkina Faso, avec une population de 1,62 million d'habitants en 2012, c'est le centre culturel, économique et administratif du pays.

À l'origine, la ville s'appelait Kombemtinga, la « terre des princes ». Les versions expliquant ce changement d'appellation sont nombreuses et parfois opposées. De façon plus certaine, on peut affirmer que la ville a été fondée au XIe siècle par les Nyonyonsé. Pour la suite, selon la version du Larlé Naba, détenteur des secrets du Royaume Mossi, les fondateurs, subissant des assauts répétés d'un peuple voisin, durent demander la protection de l'Empereur mossi Zoungrana, alors établi à Tenkodogo. Zoungrana confia la défense de la ville à son fils Oubri. Les Nyonyonsé se soumirent, et la localité fut alors baptisée « Wogdgo » : « Venez m'honorer ». Cette dénomination aurait évolué pour donner Woghodogo, puis Ouagadougou dans sa version occidentalisée.

Malgré le trafic intense de fin journée, c'est sans difficulté que, vers 17h30 nous dénichons l'hôtel Amisso où nous nous installons dans de confortables chambres climatisées.

Après un rétablissement bienvenu, on se retrouve à la réception. Pierre, nous rencontrons la personne qui représente l'acheteur de la Pajero. Elle lui remet le montant de cette vente. En effet, si le Zèbre et la Pajero sont offerts à la radio La Voix du Paysan, le Patrol a été vendu sur place, au profit de l'association Tombouctou 53 jours. Il sera livré à son nouveau propriétaire le dimanche 21 décembre 2014, veille de notre retour en Suisse.

Puis, de nuit, à travers la ville dans un maquis situé à Ouaga2000. Nous nous installons dans une coquette cour intérieure où nous prenons l'apéro et dégustons, avec notre rouge maison tiré du Zèbre, un excellent poulet rôti accompagné d'une jardinière de légumes et des frites maison.

Puis commence notre Ouagadougou by night. Pierre nous amène à la terrasse animée d'un bar du centre-ville, où se côtoient des personnes hétéroclites. Il y a ceux qui, comme nous boivent un verre, il y a des vendeurs de n'importe quoi, il y a des hommes d'affaires, il y a des fêtards, il y en a de toutes sortes, mêmes de belles filles, dont le moins qu'on peut dire c'est qu'elles ne sont pas timides.

Elles nous abordent gentiment sans agressivité mais sans équivoque non plus sur leurs intentions, comme on dit dans le milieu du vélo à propos des coureurs, elles font leur job. Sans se prendre au jeu, on discute, on trinque, on rigole dans la plus grande indifférence.

Après quelques tournées, les douze coups de minuit ayant sonné depuis un moment, les « Matous », plus forts en gueule qu'en acte, quittent l'arène et laissent ses dames à d'autres conquêtes.

Il s'agit maintenant de retrouver l'hôtel. Deux jeunes filles à vélomoteur nous guident à travers cette ville qui semble ne jamais dormir. Très rapidement nous nous retrouvons devant l'hôtel. Les deux gamines n'oublient pas de nous réclamer un pourboire, mérité il est vrai.

Jeudi 18 décembre 2014
Ouagadougou - Ouahigouya
186 km

La journée s'annonce radieuse pour notre dernière étape, la plus courte. Elle correspond, à 10km près, à la distance Sierre – Genève, qui plus est sur une route en excellent état.

Notre planification prévoyait le retour au Pays de Daniel, Olivier, Raymond et moi le 22 décembre et de Pierre le 29 décembre. Les billets d'avions sont établis dans ce sens. Pierre, un brin nostalgique, aimerait bien rentrer avec nous.

Aussi, après le petit-déjeuner, s'est-il rendu à Air Maroc pour essayer de modifier son billet de retour. Peine perdue, sa requête n'a pas trouvé grâce devant les fonctionnaires locaux de la compagnie d'aviation prétextant je ne sais quelle excuse.

Aux environs de 09h00, nous prenons la route en toute décontraction. Nous longeons, les quais bordés de boutiques de toutes sortes sur plusieurs kilomètres où se mélangent dans un joyeux brouhaha, commerçants, acheteurs, badauds et touristes. On y vend de tout : de magnifiques fruits et légumes, des ustensiles de cuisine, des produits à lessive, du bric à brac et j'en passe. Un vrai supermarché étalé sur des kilomètres de part et d'autre de la route. D'ailleurs on en profite pour acheter de succulentes bananes.

Parmi les pratiques insolites, j'ai été surpris par la vente de poulets vivants un peu partout aux feux rouges, devant les maquis, sur le bord des routes, bref urbi et orbi. Plus insolite encore, le transport de ces poulets, souvent depuis des villages reculés, enfouis au fond de la savane. Imaginez une moto sur laquelle on aurait installé, reposant en partie sur le véhicule et en partie sur les épaules du pilote, une sorte d'échafaudage servant d'étendage, d'une envergure d'environ 1m de chaque côté et de 0.50m au-dessus de la tête du conducteur entièrement remplis de poulets suspendus, vivants, la tête en bas. Lorsque ces étranges chargements venaient en sens inverse, nous voyions deux mains sur le guidon, une tête d'homme au milieu et un immense quadrilatère de plumes formés par ces volatiles, gris, probablement finiront-ils rôtis dans une assiette ou mangés à la main.

À première vue le poulet semble être le menu national au Burkina Faso. C'est le menu de fête par excellence, mais il faut vous dire que pour obtenir la valeur nutritive d'une cuisse dodue de chez nous, là-bas il en faut au minimum trois.

À peu près à mi-parcours, pour une fois, on s'arrête dans la jolie de Yako et non pas en pleine brousse. Cité d'environ 30'000 habitants, en constante augmenta-

tion. Yako, chef-lieu du département homonyme et de la province du Passoré fait partie de la région du Nord. Comme elle se situe à 109 km au nord de Ouagadougou, nous ne sommes plus qu'à 77 km. d' Ouahigouya. On descend dans un maquis et on se tape une blonde, une bière blonde vous l'aviez compris. Puis, avec l'accord du tenancier, on en profite pour prendre notre pique-nique, composé de pain frais acheté sur place, accompagné du parfait et de la pâte de thon que Pierre a tiré du Zèbre.

On reprend la route et quelques kilomètres avant Ouahigouya nous allons vivre un des moments les plus émouvants de notre voyage.

Une famille de la région de Nyon, désirant garder l'anonymat, a offert à Tombouctou 53 jours un montant de 5'000 francs avec mission de réaliser un projet en relation avec l'eau, cette eau si rare dans cette région du sud Sahel et pourtant si importante pour la vie. À mon sens, si l'on mettait autant d'énergie pour soutirer l'eau abondante du sous-sol que celle déployée pour extraire le pétrole, cela suffirait fertiliser l'Afrique et éliminer, en grande partie, la faim dans le monde.

Avec ce don, Tombouctou 53 jours, a réalisé, en collaboration avec les villageois le creusage d'un puits de 14m50 dont les femmes, se sont toujours elles, puissent l'eau en suffisance au moyen d'une poulie, d'une corde et d'un seau. Cette eau sert aussi bien aux besoins ménagers qu'à l'arrosage de magnifiques jardins potagers où poussent, dès que l'on arrose de nombreux et appétissants légumes. Deux à trois récoltes par année sont possibles. Il n'y a pas d'hiver là-bas, nous sommes le 18 décembre et la température atteint plus les 30 à 35 degrés.

Doudou Bagaya, un ami de Pierre nous attend avec son pick-up Toyota rouge au bord de la route principale qu'il faut quitter. Il nous guide à travers champ vers le puits où tout le village est réuni, impatient et fier de nous présenter leur source. À la descente de nos véhicules ce sont les hommes qui nous souhaitent la bienvenue. Les enfants jouent dans les champs comme tous les enfants du monde, insouciantes et heureux. Ils nous épient du coin de l'œil et espèrent un petit cadeau. On peut leur distribuer des bonbons. Ils apprécient et nous disent merci. Finalement, proche de la fontaine, les femmes nous saluent par une génuflexion et un baisemain. Sur le moment, cette attitude me choque. Je me dis : «mais elles nous prennent pour qui? Nous ne sommes pas des dieux». Puis je comprends, j'accepte. Ce geste n'est pas à interpréter à l'européenne mais il correspond à leur culture et il vient du fonds de leurs cœurs reconnaissants.

Une petite cérémonie simple et émouvante, présidée par Pierre marque cet arrêt, immortalisé par la pellicule de tout un chacun, mais surtout par le spécialiste Olivier.

Après à peine 10km de route, nous voilà au panneau «Bienvenue à Ouahigouya». Une délégation nous escorte jusqu'à la Voix du paysan. Une haie d'honneur formée des collaborateurs de la radio, de personnalités, d'invités et d'autres encore, nous réserve une ovation. Ils nous reçoivent comme des héros. D'ailleurs, M. Sougouri, directeur de la Voix du paysan, relève lors de son allocution officielle : « vous avez défié la maladie à virus ébola et les terroristes pour faire honneur à la Voix du Paysan, soyez-en remercié ». Ces termes sont repris dans le diplôme personnalisé remis à chacun le lendemain lors du Noël des enfants.

Immédiatement après, on nous interroge en direct sur les ondes de la Voix du

Paysan. Chacun de nous répond à une ou deux questions. Tous, nous exprimons notre joie et notre bonheur de pouvoir partager ces moments de fraternité inoubliables.

À la sortie du studio, on nous conduit dans une grande salle où sont réunis une centaine de personnes des villages avoisinant pour recevoir une instruction sur la manière de se prémunir contre ébola. On nous installe sur le devant de la scène et on nous présente comme des frères suisses arrivés un peu comme le Père-Noël, chargé de cadeau mais surtout du Zèbre qui permettra à la Voix du Paysan d'aller à la rencontre des gens.

Puis on nous propose d'aller nous rétablir. On se rend à la rue, en terre battue défoncée, joliment appelée rue de Paris où se trouve l'auberge Dunia dit de la « Maman Dunia » gérante syrienne que Pierre connaît bien pour y avoir séjourné à plusieurs reprises. L'endroit est chaleureux, l'on se sent comme chez soi. La prise des cantonnements se fait dans un bon ordre. Les chambres sont un peu vieillottes mais agréables. Chacun occupe sa propre chambre s'installe et prend une bonne petite douche. Quand je dis petite je veux surtout parler du très faible filet d'eau, mais combien rafraîchissant qui ruisselle sur nos corps chauds, presque déshydratés.

Pour l'apéro, on se retrouve dans la cour ombragée, où il fait bon se reposer de la chaleur de la ville. La dernière bouteille la «Crosse» à Massy y passe. Puis on se rend au «Caïman», le restaurant le plus réputé de la ville, situé au beau milieu de celle-ci. Invité par la Voix du paysan où nous partageons un excellent repas, composé de poulet rôti généreusement épicé avec des pommes de terre sautées. On en profite pour finir notre berlingot de vin Jumilla. Nos hôtes nous expliquent le programme des jours suivants et nous disent aussi combien ils étaient en soucis, surtout lors de notre traversée de la Mauritanie et du Mali. On est détendu, mission accomplie on se laisse vivre et c'est bien agréable.

Puis on se quitte dans la bonne humeur et envisageons de rentrer dormir, mais Pierre nous conduit dans un "maquis" situé de l'hôtel. C'est plus que le calme plat, rien de rien, comme dirait Édith Piaff. On se contente de boire une bière au demeurant excellente et on rentre à l'hôtel à pieds et on s'endort comme des bébés.

Demain matin on se réveillera à Ouahigouya, troisième ville du Burkina Faso. Elle compte 65 000 habitants environ. Chef-lieu du département homonyme et de la province du Yatenga dans la région du Nord, la ville fut fondée en 1757, elle était alors la capitale du royaume mossi du Yatenga, mais elle fut détruite en 1825 et plusieurs fois attaquée dans les années 1870 aux années 1890. De son passé de capitale de royaume, elle garde son nom, puisqu'il signifie, en moré, venez vous prosterner. Les Français la reconstruisent autour d'un fort vers 1896.

Lors de la guerre de la Bande d'Agacher (guerre de Noël) ayant opposé le Burkina Faso et le Mali du 14 au 30 décembre 1985, le marché de la ville fut bombardée par l'aviation malienne. Il y eut une centaine de victimes civiles.

Ville Sahélienne par excellence, l'aridité du climat y est un facteur important. Comme dans tous les pays de cette zone, les aléas de la saison des pluies déterminent via la qualité des récoltes le niveau de vie des habitants. L'économie locale ne connaît pas d'industrie. L'artisanat est tourné vers le cuir avec quelques tanneurs. La ville est divisée en secteurs et est dotée d'un hôpital. Deux retenues (lac

de barrage) permettent l'approvisionnement en eau et favorisent le maraîchage (tomates, carottes, oignons et surtout les pommes de terre). L'économie de la région est également marquée par la présence d'orpailleurs. On visitera l'un d'eux demain à la tombée de la nuit.

Ouahigouya se trouve à 185 km au nord de la capitale Ouagadougou . La route principale qui la traverse, mène à la frontière malienne, 40 km au Nord en direction de Bankass.

Vendredi 19 décembre 2014 Ouahigouya

L'étonnante mais combien agréable fraîcheur matinale confère à notre déjeuner à la terrasse de l'hôtel Dunia un petit air de vacance à la montagne. Composé de café, pain, beurre, confiture, cénovis et parfait, nous le dégustons d'un fort bel appétit. Il ne manque que Pierre Dudan avec son café au lit, au lait

La journée commence piano, piano. Vers 09h00, guidé par un gars de la radio on amène le Grand Pajero et le Patrol dans un garage pour un lavage en profondeur bien mérité. L'après-midi ce sera le tour du Zèbre de faire peau neuve. Pour l'instant, avec le zèbre, nous rendons visite au patriarche où son épouse nous reçoit et nous introduit dans leur somptueuse villa. Accompagnés de plusieurs personnalités locales, on s'installe au salon et partageons, selon la coutume, le verre d'eau de bienvenue. Les échanges sont cordiaux, les conseils écoutés avec beaucoup de politesse. Le patriarche n'a plus l'aura qu'il avait. Il est âgé, et presque aveugle. C'est tout naturellement, qu'après un moment d'échange nous lui demandons notre route, ce qui signifie le droit de s'en aller. Il nous l'accorde.

Sans détour, nous nous rendons à l'hôpital pédiatrique privé sans but lucratif créé en septembre 2004 par le docteur Zala Lassara avec l'aide d'associations françaises et suisses : 36 lits d'hospitalisation et 24 lits réservés aux enfants souffrant gravement de malnutrition. Les enfants issus de familles en situation sociale difficile y sont pris en charge gratuitement. Je suis très fier de me faire photographier devant le panneau indiquant : « bloc opératoire financé par les associations Bilifou-Bilifou et Persis Valais ».

Il n'est pas loin de midi et nous nous rendons au restaurant « La Famille » pour le dîner. Sans entrer dans le détail des menus, il faut savoir que souvent les mets sont accompagnés d'une sauce bien épicée. On en demande. Ce n'est pas pimenté, c'est de la vraie « bombe atomique ». Daniel, sans s'en rendre compte en prend un peu trop. À peine la première becquetée avalée, il est pris de spasmes, il est mal, il hoquette, il est même très mal, il ne peut plus parler. Pierre se marre et le filme. Cinq à dix minutes plus tard, Daniel refait surface. Il est sur le coup de l'expérience et jure qu'il ne recommencera pas de sitôt.

On amène le Zèbre au lavage et on récupère les deux Jeeps. Pierre et Olivier prennent le Patrol et visitent la ville. Avec le Grand Pajero, Daniel et moi nous nous rendons tout d'abord à la cathédrale Christ-Roi de l'Univers, édifiée en 2008. C'est par un immense portail formant deux arcs de cercle partagé au milieu par un « Y » de béton surmonté d'une croix installée sur un globe terrestre, que nous pénétrons dans l'enceinte de l'édifice.

En face de nous, l'immense parvis donnant accès à l'entrée principale située au

bas d'une tour ronde, coiffée d'un toit rappelant le chaume des cases et surmontée d'une croix. Peint sur cette façade, un Christ-Roi nous accueille les bras ouverts. Malheureusement la porte est fermée à double tour. Nous ne pouvons pas visiter l'intérieur de l'église.

Cette tour, dans laquelle devrait se loger le clocher, est flanquée de part et d'autre d'un corps de bâtiment carré dont le toit plat débordant de plusieurs mètres forme une marquise soutenue par des colonnes. La couleur beige s'intègre bien au paysage. L'ensemble harmonieux laisse présager d'une grande ferveur. C'est aussi ce que pense Claire Blanchard, une visiteuse anonyme qui écrit : « Nous sommes allés à la messe le premier dimanche. Si toutes les messes françaises étaient comme ça... et bien j'irais bien souvent... ».

Désireux de m'acheter du savon et de l'after shave, je propose à Daniel que nous cherchions en ville une parfumerie. Peine perdue on ne trouve rien. Mais soudain devant nous s'étale le «Grand marché». Pour limiter l'exode rural vers les deux métropoles du Burkina Faso que sont Ouagadougou et Bobo-Dioulasso, le gouvernement burkinabé a instauré, en 1990, le Programme de développement des villes moyennes (PDVM).

Le grand marché d'Ouahigouya est la première infrastructure marchande réalisée dans le cadre de cette expérience nationale. Il a pour vocation de développer l'économie de la commune et de la région en favorisant les échanges commerciaux.

Financé par la coopération suisse, exécuté et géré par l'Etablissement Public Communal pour le Développement (EPCD), le grand marché est le premier générateur de revenus pour la commune, qui en est propriétaire. Grâce à ce fonds, la commune a lancé la construction d'un lycée en 1999.

Avec ses ruelles, ses places et une mosquée, le marché constitue un quartier à part entière. Bordé par des parkings, son enceinte est constituée d'une clôture de boutiques qui s'ouvrent sur la rue. Le principe d'organisation interne est simple. Sur des places ombragées, chaque commerçant propose sa marchandise. Les ventes se font à même le sol ou sur des étals. Le marché offre à ses utilisateurs divers services : des latrines, des bornes fontaines, des cabines téléphoniques et un bureau de poste.

Le Marché Doundoulma, sans enceinte, à côté du grand marché, couvre un espace de 6'720m². On y vend de tout et on achète n'importe quoi. D'ailleurs, c'est ici que j'ai acheté savon et parfum : un savon qui ne moussait pas et ne fleurait pas la lavande et un parfum qui ne sentait plus rien après 10 minutes. M'étais-je fais avoir ? je n'en sais rien si ce n'est que le dernier jour j'ai oublié le tout dans ma chambre d'hôtel.

En fin d'après-midi on rentre à l'hôtel pour se préparer pour la soirée à laquelle nous sommes invités par la Voix du Paysan, dans leurs locaux.

Daniel et moi rencontrons le président d'un club cycliste et deux coureurs amateurs. On parle vélo et de fil en aiguille, je leur fais une promesse d'essayer de trouver, si possible une trentaine de vélos, pour les offrir à leur club. Daniel s'associe à cet engagement.

Le repas, poulets grillés et brochettes de bœufs, est agrémenté d'un spectacle de musique et danse de très bonne qualité. On passe un bon moment de convivialité. C'est vraiment sympa.

On rentre à l'hôtel content, la nuit devrait être bonne.

Samedi 20 décembre 2014 Ouahigouya

Elle le fut, en tous les cas pour moi. Toujours la même fraîcheur au déjeuner, toujours aussi copieux et avec toujours le même appétit.

Cette journée est entièrement dédiée au Noël des enfants, organisé par la Voix du Paysan. Lors de notre arrivée, aux environs d'onze heures, de nombreux enfants jouent déjà sur la place au pied de l'arbre «Frank Musy». Les derniers préparatifs, dont la décoration d'un vrai sapin (épicéa) de Noël avec des boules et des guirlandes, battent leur plein. C'est peut-être aussi ça la magie de Noël, fêter la naissance de l'enfant Jésus, avec un sapin décoré par près de 35 degrés. Non, la vraie magie de Noël, c'est la joie des enfants qui se lit sur leurs sourires radieux. Ils se contentent d'un rien. Ils étaient près de 500. Pour les amuser et les faire patienter jusqu'à la partie officielle, un ballon avec concours de jonglage et une course au sac a suffi. Comme tout le monde ne pouvait pas prendre part à ces joutes, les candidats ont été choisis au hasard, les autres jouant le rôle de joyeux supporteurs plus empressés aux rires et encouragements qu'aux débordements. Frank aurait aimé, j'en suis persuadé, même si je ne l'ai pas personnellement connu. Par contre, comme tous les romands certainement, j'aimai bien l'écouter à la Radio. Merci Frank d'avoir lancé Tombouctou 53 jours et d'avoir créé la Voix du Paysan qui a su pérenniser ton idéal d'écoute, de partage et d'information.

Voici enfin la distribution des prix des différents concours organisés dans les écoles sur le thème de l'eau et des toilettes. Six palmes récompensent les trois premiers de chaque catégorie : rédaction, dessin, chant, poésie, théâtre et libre. Les prix sont remis par des personnalités de la radio et de la ville. Chacun de nous avons aussi l'honneur de congratuler les lauréats. Après la remise des distinctions, les champions nous présentent leurs œuvres : qui une lecture, qui une chanson, qui un poème, qui une comédie, tandis que tous les dessins étaient exposés.

Dans le but d'informer les gens, sur une manière simple et efficace de prévenir «Ébola », une classe nous a présenté deux petits sketches sur les thèmes : comment se laver les mains et comment utiliser les WC. Impressionnant !

Puis on partage le repas avec les responsables de la Voix du Paysan. Le menu agréablement apprêté est composé de poulets rôtis, de brochettes de bœuf, salade de tomates-concombres, pommes de terre rôties et pop-corn.

Après ce merveilleux Noël, presque comme chez nous, André Buehler, un genevois rencontré durant la fête, nous propose de visiter la ferme qu'il a fondée avec son épouse Chantal. Ils y élèvent des poules heureuses qui pondent de beaux gros œufs et y cultivent de la spiruline, nourriture traditionnelle des Aztèques du Mexique et des Kanembous du Tchad. Plus riche en protéines que la viande et le poisson, la spiruline est cultivée dans des fermes en Amérique, en Inde, en Chine, en Thaïlande et depuis quelques années en Afrique.

On découvre à la spiruline toujours plus de qualités intéressantes pour l'alimentation et la santé, tant pour les hommes que pour les animaux. Une cuillère de spiruline par jour pendant un mois suffit à remettre sur pied un enfant souffrant de malnutrition et de recouvrer une parfaite santé. Ce complément alimentaire renforce les défenses immunitaires et allège les souffrances des personnes atteintes du Sida. La spiruline est vivement conseillée à toutes les personnes souffrant d'autres maladies, dont la malaria, ou simplement celles fatiguées ou anémiées.

En milieu artificiel, la culture de la spiruline nécessite, sous ce type de climat, un peu d'eau, un peu d'énergie et quelques engrais chimiques. Le produit final, séché, est conditionné dans des sachets opaques et se conserve ainsi plusieurs mois. Le produit est sous contrôle permanent, tant au niveau hygiénique que de sa teneur en substances essentielles. En plus des protéines végétales, la spiruline se compose, entre autres, de bêta-carotène (vitamine A), de vitamine E, B12, K, de calcium, de magnésium, de fer, d'acide γ -linoléique et d'oméga 3.

André nous précise : "Notre ferme a débuté en 2004 et produit approximativement 65 kg de spiruline séchée par mois. Les besoins énergétiques sont essentiellement couverts par une installation solaire. Elle est gérée par 3 personnes qui s'occupent de la surveillance des bassins, des récoltes et du conditionnement. André et son épouse Chantal, participent régulièrement aux réunions de l'Association des Producteurs de Spiruline du Burkina Faso et s'occupent également de la commercialisation".

Après cette visite, on se rend encore à la retenue d'eau, qui permet l'irrigation d'une partie de la région. C'est le soir, le soleil va tomber d'un coup derrière l'horizon, Olivier en profite pour réaliser de superbes photos. André nous invite chez lui pour l'apéritif. C'est encore un moment de réel plaisir et de partage, autour d'un pastis. Puis petit souper tranquille au restaurant «La Famille» sans Raymond qui digère ou plutôt devrai-je dire qui liquéfie sa salade du dîner. Retour chez la Mère Dunia et dodo....

Dimanche 21 décembre 2014 Ouahigouya- Ouagadougou

Comme les jours précédents, copieux déjeuner avec un petit air frais pour notre dernier jour à Ouahigouya.

On se rend à la voix du Paysan pour les adieux de circonstance, remplis d'émotion et de promesses. On laisse le Grand pajero. Notre déplacement à Ouagadougou se fait avec le Zèbre avec lequel Pierre reviendra à Ouahigouya.

Comme lors de notre venue, nous nous arrêtons à Yako, dans le même maquis pour déguster à nouveau une excellente bière avec de petites poules maigrichonnes qui picorent à nos pieds et un peu sur ma gauche, une mère de famille pile du mil ou du sorgho. De part de d'autres de la rue des indigènes s'affairent à je ne sais quoi, mais ils s'affairent.

Dès notre arrivée à Ouagadougou on s'installe à nouveau à l'hôtel Amisso. Pierre et Olivier en profitent pour livrer le Patrol à son nouveau propriétaire.

Après un excellent dîner déguster sous une charmante terrasse ombragée du res-

taurant "La Forêt", situé juste derrière l'hôtel, on s'offre un après-midi de liberté.

On se retrouve à 19h00 pour notre dernier souper dans un excellent restaurant italien, le Verdoyant où nous avons non seulement bien mangé mais également bien festoyé. Vers 22h00, retour à l'hôtel pour une nuit courte car le réveil est fixé à 04h00.

Lundi 22 décembre 2014 Ouagadougou – Genève - Grône

La diane, qui n'était pas valaisanne, a sonné à 04h00. Valises prêtes on se retrouve dans le hall de l'hôtel. Et là, agréable et sympathique surprise, Sougouri était venu pour nous dire au-revoir et nous souhaiter un bon retour.

Pierre et Sougouri, nous ont conduits, avec le Zèbre, à l'aéroport. Lors des formalités habituelles, nous avons rencontré une jeune suisse de Nendaz, médecin, elle avait effectué un stage d'une année, si mon souvenir est exact, à l'hôpital du Dr Zala. Elle a voyagé dans le même avion que le nôtre jusqu'à Casablanca. Lors de cet escale, elle prenait l'avion pour la Tunisie alors que nous embarquions pour celui qui nous ramène au pays, à Genève.

De mon hublot, je vois le jet d'eau. Pas de doute nous sommes arrivés.

Même si ce périple, cette aventure, restera dans toutes les mémoires de la 7e comme merveilleuse et inoubliables, le retour au bercail et les plaisirs des retrouvailles fut un moment chargé d'émotion pour tous.

La scène des adieux est immortalisée sur la pellicule par chacun de nous et on se quitte en jurant de se revoir....